~~FRG. 2~~ 16458

Coc

FRG

1709.

VOYAGE
A
MONTBAR.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AYOY

AYOY

FAC. 2.

16608

VOYAGE

A

MONTBAR,

CONTENANT

*Des détails très-intéressans sur le caractère,
la personne et les écrits de BUFFON.*

PAR feu HÉRAULT DE SÉCHELLES,

CET Ouvrage, auquel on a joint des notes curieuses,
est suivi de RÉFLEXIONS SUR LA DÉCLAMATION,
d'un ÉLOGE D'ATHANASE AUGER, et d'autres
morceaux de Littérature du même auteur.

A PARIS,

CHEZ SOLVET, Libraire, rue du Coq Saint-
Honoré, n^o. 123.

An IX.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΑΓΙΑΣ ΤΡΙΝΙΤΕΩΣ

ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΠΙΣΤΟΛΗΣ
ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΤΡΙΝΙΤΕΩΣ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ ΚΑΙ

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Si les différens morceaux dont est composé ce Recueil ne portent point isolément le cachet de la nouveauté (1), on ne peut du moins contester ce mérite à leur ensemble ; inérite bien faible cependant, si le nom de leur auteur et plus encore le caractère qui les distingue, ne paraissent leur donner des droits plus certains à la faveur du public.

L'un de ces morceaux bien

(1) Ils ont paru pour la plupart dans les premiers numéros du *Magasin encyclopédique*, journal estimable auquel nous avons une obligation réelle que nous prétendrions en vain dissimuler.

vi
digne de l'intéresser à plus
d'un titre, c'est sans contredit le
Voyage à Montbar qu'un ex-
trême desir de connaître l'illus-
tre auteur de l'Histoire natu-
relle a seul fait entreprendre.
Dans ce récit, aucun de ces
traits de caractère qui portent
la lumière au fond de l'âme hu-
maine, ne sont perdus pour l'ob-
servation: on abandonne aux pa-
négyristes de cet homme célèbre
le soin de nous indiquer tout ce
que son génie avait de grandeur
et d'originalité, tout ce que son
style a d'éclat et de charme, tout
ce que ses immenses travaux,
embellis par un si rare talent,
ont eu d'influence sur le goût et

la philosophie ; c'est l'homme seul, dépouillé de toute la gloire qui l'environne, que l'on a recherché dans Buffon, et malgré les légers défauts qui semblent obscurcir un moment ses éminentes qualités, on s'appercvra sans peine qu'il perd beaucoup moins à cet examen que plusieurs de ses contemporains les plus distingués.

Pour nous, la lecture de ce voyage nous a tellement attachés que, pour connaître plus particulièrement encore le grand homme qui en est l'objet, nous avons étendu nos recherches sur tout ce qui pouvait avoir été écrit sur son compte.

Et ces recherches nous ayant conduit à découvrir des détails très-précieux, offrant un rapport vraiment direct avec ceux donnés par Hérault de Séchelles, nous nous sommes cru permis de les en rapprocher au moyen de quelques notes; ce sont celles qui ne sont point spécialement indiquées appartenir à l'auteur du Voyage à Montbar.

Après ces anecdotes sur Buffon, les réflexions sur la déclamation se recommandent d'elles-mêmes à l'attention de ceux qui aiment ou cultivent ce bel art. Elles ne semblent à la vérité qu'un premier jet; mais considérées cependant comme résul-

tat des observations d'un homme qui, appelé par la nature à se faire un nom dans l'éloquence, n'avait rien négligé pour perfectionner en lui le talent sans lequel on ne peut atteindre qu'imparfaitement le but qu'elle se propose, celui d'émouvoir ou de persuader : elles ont par là même bien acquis le droit d'être conservées : elles renferment d'ailleurs des idées justes, souvent neuves, et de plus offrent des traits peu connus sur des avocats et des acteurs célèbres, ensemble, et des préceptes de leur part excellens à retenir.

On retrouvera le même esprit observateur qui a dicté ces

réflexions dans le fragment sur la Conversation , qui les suit. On y reconnaîtra bientôt que l'auteur avait vu de très-près dans la société les personnages dont il parle, et qu'il avait vécu familièrement avec plusieurs d'entr'eux , avantages qu'une grande fortune , un grand état, tous les dons extérieurs et des succès, devaient nécessairement lui procurer.

Quant à l'éloge d'Athanase Auger, ce morceau n'aurait par lui-même rien de recommandable, que par-dessus la plupart des ouvrages de ce genre, il aurait du moins le mérite d'être chez son auteur, l'hommage de la recon-

naissance, et le tribut de l'amitié :
mais, qu'on passe au panégyriste
le reproche injuste qu'il adresse
aux membres de la ci-devant
Académie des Belles-Lettres,
dont Auger était le collègue,
son discours contient d'assez
belles parties pour que le savant
Traducteur de Démosthène en
soit honoré d'une manière digne
de lui. Rapproché du Voyage
à Montbar, ce discours peut
encore donner une idée du
talent de l'orateur, dans les
genres les plus opposés.

Nous ne dirons rien des
Pensées qui terminent le vo-
lume, sinon que la finesse de
quelques-unes, le tour original

de quelques autres , la précision et la vérité qui caractérisent le plus grand nombre , en font naturellement desirer une suite plus considérable.

Qu'il nous soit donc permis d'espérer que l'on nous saura quelque gré d'avoir ainsi publié, réunis, ces mélanges, fruit du loisir d'un homme de beaucoup d'esprit dont la fin cruelle et prématurée a , dans un tems malheureux, causé les regrets de ceux mêmes qui ne partageaient point ses opinions (1).

(1) Il a péri sur l'échafaud le 6 avril 1794 , âgé de 34 ans. -- Consulter pour des détails plus étendus sur les événemens de sa vie , les *Siècles Littéraires de Désessarts*, et sur-tout l'histoire de la Révolution de France , par deux amis de la liberté.

V O Y A G E

A M O N T B A R ,

FAIT EN 1785.

J'AVAIS une extrême envie de connaître M. de Buffon. Instruit de ce desir, il voulût bien m'écrire une lettre très-honnête, où il allait de lui-même au-devant de mon impatience, et m'invitait à passer dans son château le plus de tems qu'il me serait possible.

Il est à propos, comme on le verra dans un moment, que je fasse ici mention de la lettre que je lui répondis. Elle finissait par ces mots : » Mais quelque soit » mon avidité, M. le Comte, de vous » voir et de vous entendre, je respecterai » vos occupations ; c'est-à-dire une grande » partie de votre journée. Je sais que tout

A

» couvert de gloire, vous travaillez encore ;
 » que le génie de la nature monte avec le lever
 » du soleil au haut de la tour de Mont-
 » bar, et n'en descend souvent que le soir.
 » Ce n'est qu'à cet instant que j'ose sol-
 » liciter l'honneur de vous entretenir et de
 » vous consulter. Je regarderai cette ÉPOQUE
 » comme la plus glorieuse de ma vie, si
 » vous voulez bien m'honorer d'un peu d'a-
 » mitié, SI L'INTERPRÈTE DE LA NATURE
 » DAIGNE quelquefois communiquer ses
 » pensées à celui qui devrait être l'inter-
 » prète de la société. »

Je me rendis en effet à Montbar, mais
 à mon passage à Semur, qui n'en est
 distant que de trois lieues, j'appris que
 M. de Buffon endurait des douleurs de
 pierre excessives, qu'il grinçait des dents
 et frappait du pied, lui qui a toujours af-
 fecté d'être plus fort que la douleur ; qu'il
 était enfermé dans sa chambre, et ne vou-
 lait voir absolument personne, pas même
 ses gens ; qu'il ne souffrait auprès de lui
 aucun de ses parens, ni sa sœur, ni son
 beau-frère, et qu'il permettait tout au plus

à son fils d'entrer pendant quelques minutes. Je pris donc le parti de rester quelques jours à Semur, n'osant pas même envoyer savoir des nouvelles du malade, de peur d'être importun en lui annonçant mon arrivée.

Malgré mes précautions, je ne restai que trois jours à Semur. M. de Buffon apprit par une lettre de Paris, que j'étais parti pour sa terre : il eut aussitôt, au milieu même de ses douleurs, l'attention de m'envoyer un exprès ; de me faire dire que, quoiqu'il ne vit personne, il vouloit me voir ; qu'il m'attendait chez lui, et me recevrait dans l'intervalle de ses souffrances. Je partis à l'instant. Quelle palpitation de joie me saisit, lorsque j'aperçus de loin la tour de Montbar, les terrasses et les jardins qui l'entourent ! J'observais la position des lieux, la colline sur laquelle cette tour s'élève, les montagnes et les côtes qui la dominent, les cieux qui la couvrent. Je cherchais le château de tous mes yeux. Je n'en avais pas assez pour voir la demeure de l'homme célèbre auquel j'allais parler.

On ne peut découvrir le château que lorsqu'on y est ; mais au lieu d'un château , vous vous imagineriez entrer dans quelque maison de Paris. Celle de M. de Buffon n'est annoncée par rien ; elle est située dans une rue de Montbar , qui est une petite ville. Au reste elle a une très-belle apparence.

EN arrivant , je trouvai M. le comte de Buffon fils , jeune officier aux gardes , qui vint à ma rencontre , et me conduisit chez son père (1). De quelle vive émotion j'étais pénétré en montant les escaliers , en traversant le salon , orné de tous les oiseaux enlumines , tels qu'on les voit dans la grande édition de l'histoire naturelle ! Me voici maintenant dans la chambre de Buffon. Il sortit d'une autre pièce ; et je ne

(1) Il a péri sur l'échaffaud quelques jours avant le 9 thermidor , en prononçant avec calme et avec dignité ces mots : » citoyens , je me nomme Buffon. » Ils prouvent qu'il avait l'ame élevée et la conscience du respect que son nom devait inspirer à tout autre qu'à des assassins et à des bourreaux. (A. L. M.)

dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère : il ouvrit la porte , et quoiqu'il sut qu'il y avait un étranger dans son appartement , il se retourna fort tranquillement , et fort long-tems , pour la fermer ; ensuite il vint à moi. Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude ? C'est la tournure de M. de Buffon. Serait-ce le peu d'empressement d'un homme qui rassasié d'hommages , les attend plutôt qu'il ne les recherche ? On peut aussi le supposer. Serait-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre , qui , flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connaître , augmente encore avec art cette avidité en reculant , ne fût-ce que d'une minute , cette même minute où il satisfait votre desir , et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage ? Cet artifice ne serait pas tout-à-fait invraisemblable dans M. de Buffon. Il vint à moi majestueusement , en ouvrant ses deux bras. Je lui balbutiai quelques mots , avec l'attention de dire M. le comte : car c'est à quoi il ne faut pas manquer.

On m'avait prévenu qu'il ne haïssait pas cette manière de lui adresser la parole. Il me répondit en m'embrassant : » Je dois » vous regarder comme une ancienne con- » naissance, car vous avez marqué du desir » de me voir et j'en avais aussi de vous » connaître. Il y a déjà du tems que nous » nous cherchons. »

Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de soixante-dix-huit ans, on ne lui en donnerait que soixante ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que venant de passer seize nuits sans fermer l'œil, et dans des souffrances inouïes qui duraiient encore, il était frais comme un enfant, et tranquille comme en santé. On m'assura que tel était son caractère ; toute sa vie, il s'est efforcé de paraître supérieur à ses propres affections. Jamais d'humeur, jamais d'impatience. Son buste, par Houdon, est celui qui me paraît le plus ressemblant ; mais le Sculpteur n'a pu rendre sur la pierre ces sourcils noirs qui ombragent des yeux noirs, très-actifs, sous de beaux cheveux blancs. Il était frisé.

lorsque je le vis , quoiqu'il fut malade ; c'est-là une de ses manies , et il en convient. Il se fait mettre tous les jours des papillotes , qu'on lui passe au fer plutôt deux fois qu'une ; du moins , autrefois , après s'être fait friser le matin , il lui arrivait très-souvent de se faire encore friser pour souper. On le coiffe à cinq petites boucles flottantes ; ses cheveux attachés par derrière , pendaient au milieu de son dos. Il avait une robe de chambre jaune , parsemée de raies blanches et de fleurs bleues. Il me fit asseoir , me parla de son état , me fit des complimens sur le peu d'indulgence dont il prétendit que le public me favorisait , sur l'éloquence , sur les discours oratoires ; pour moi je l'entretenais de sa gloire , et ne me laissais point d'observer ses traits. La conversation étant tombée sur le bonheur de connaître jeune l'état auquel on se destine , il me récita sur-le-champ deux pages qu'il avait composées sur ce sujet dans un de ses ouvrages. Sa manière de réciter est infiniment simple et commune , le ton d'un

bonhomme , nul apprêt , levant tantôt une main , tantôt une autre , disant comme les choses lui viennent , mêlant seulement quelques réflexions. Sa voix est assez forte pour son âge : elle est d'une extrême familiarité ; et en général , quand il parle , ses yeux ne fixent rien ; ils errent au hasard , soit parce qu'il a la vue basse , soit plutôt parce que c'est sa manière. Ses mots favoris sont , *tout ça* , et *par-dieu* , qui reviennent continuellement ; sa conversation paraît n'avoir rien de saillant , mais quand on y fait attention , on remarque qu'il parle bien , qu'il y a même des choses très-bien exprimées , et que , de temps en temps , il y sème des vues intéressantes. Un des premiers traits de son caractère , c'est sa vanité ; elle est complète , mais franche , et de bonne foi. Un voyageur , (M. Target) , disait de lui : » Voilà un homme qui a beaucoup de vanité au service de son orgueil ».

On sera curieux d'en connaître quelques traits. Je lui disais qu'en venant le voir , j'avois beaucoup lu ses ouvrages. » Que
» lisiez

» lisiez vous , me dit-il » , je répondis :
 » Les vues sur la nature ». Il y a là , ré-
 pliqua-t-il à l'instant , des morceaux de la
 plus haute éloquence ! Ensuite il parla
 nouvelles et politique , contre son ordi-
 naire , ce qui lui donna occasion de me
 faire lire une lettre de M. le comte de
 Maillebois , sur les évènements de la Hol-
 lande. Il en vint , un moment après , à la
 mort du pauvre M. Thomas , pour me
 faire lire une lettre que son fils avait reçue
 de madame Necker , lettre étrange , où
 madame Necker paraît déjà consolée de
 la perte de son ami intime , malgré l'em-
 phase et l'enthousiasme qu'elle met à la
 décrire , en s'appuyant sur M. de Buffon ,
 qu'elle célèbre avec plus d'emphase en-
 core. Il y a une phrase qu'il me fit remar-
 quer avec complaisance. Madame Necker,
 mettant un moment en parallèle ses deux
 amis , dit en parlant de M. Thomas :
 L'HOMME DE CE SIÈCLE ; et en parlant
 de M. de Buffon , L'HOMME DE TOUS LES
 SIÈCLES.

Le comte de Buffon fils , venait d'éle-

ver un monument à son père , dans les jardins de Montbar. Auprès de la tour , qui est d'une grande élévation , il avait fait placer une colonne avec cette inscription :

Excelsæ Turri , Humilis Columna.

Parenti suo , Filius Buffon , 1785.

A LA HAUTE TOUR , L'HUMBLE COLONNE.

A SON PÈRE , BUFFON FILS , 1785.

On m'a dit que le père avait été attendri jusqu'aux larmes de cet hommage. Il disait à son fils : » mon fils , cela te fera » honneur. »

Il termina notre première entrevue , parce que ses douleurs de pierre lui reprirent. Il m'ajouta que son fils allait me mener par-tout , et me ferait voir les jardins et la colonne. Le jeune comte de Buffon me conduisit d'abord dans toute la maison , qui est très-bien tenue , fort bien meublée : on y compte douze appartemens complets ; mais elle est bâtie sans régularité , et quoique ce défaut dut la ren-

dre plutôt commode que belle , elle a encore de la beauté. De la maison nous parcourûmes les jardins , qui s'élèvent au-dessus. Ils sont composés de treize terrasses , aussi irrégulières dans leur genre que la maison ; mais d'où l'on découvre une vue immense , de magnifiques aspects , des prairies coupées par des rivières , des vignobles , des côteaux brillans de culture , et toute la ville de Montbar ; ces jardins sont mêlés de plantations , de quinconces , de pins , de platanes , de sycomores , de charmilles , et toujours des fleurs parmi les arbres. Je vis de grandes volières où Buffon élevait des oiseaux étrangers qu'il voulait étudier et décrire. Je vis aussi la place d'une fosse qu'il avait comblée , et où il avait nourri des lions et des ours (1).

(1) Pour estimer la force et la durée des bois , il a soumis des forêts entières à ses recherches ; pour obtenir des résultats nouveaux sur les progrès de la chaleur , il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenses ; pour résoudre quelques problèmes sur l'action du feu , il a opéré sur des torrens de flamme et de fumée ; enfin , en réu-

Je vis enfin ce que j'avais tant désiré de connaître , le cabinet où travaille ce grand homme : il est dans un pavillon que l'on nomme la tour de S. Louis. On monte un escalier : on entre par une porte verte à deux battans ; mais on est fort étonné de voir la simplicité du laboratoire. Sous une voûte assez haute , à-peu-près semblable aux voûtes des églises et des anciennes chapelles , dont les murailles sont peintes en vert , il a fait porter un mauvais secrétaire de bois , au milieu de la salle , qui est carrelée , et devant le secrétaire est un fauteuil : voilà tout. Pas un livre , pas un papier ; mais ne trouvez - vous pas que cette nudité a quelque chose de frappant ? On la revêt des belles pages de Buffon , de la magnificence de son style et de l'admiration qu'il inspire ! Cependant

nissant les foyers de plusieurs miroirs en un seul , il a inventé l'art qu'employèrent Proculus et Archimède , pour embrâser au loin les vaisseaux.

(VIC-D'AZIR , *Disc. de récept. à l'Acad.*)

ce n'est pas là le cabinet où il a le plus travaillé : il n'y va guères que dans la grande chaleur de l'été , parce que l'endroit est extrêmement froid. Il est un autre sanctuaire où il a composé presque tous ses ouvrages , LE BERCEAU DE L'HISTOIRE NATURELLE , comme disait le prince Henri , qui voulut l'aller voir , et où J. J. Rousseau se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. J'en parlais à M. de Buffon. Oui , me dit-il , Rousseau y fit un hommage. Ce cabinet a , comme le premier , une porte verte , à deux battans. Il y a intérieurement un paravent de chaque côté de la porte. Le cabinet est carrelé , boisé et tapissé des images des oiseaux et de quelques quadrupèdes de l'histoire naturelle. On y trouve un canapé , quelques chaises antiques , couvertes de cuir noir , une table sur laquelle sont des manuscrits , une petite table noire ; voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille est dans le fond de l'appartement , auprès de la cheminée. C'est une pièce grossière de bois de noyer. Il était ouvert : on ne voyait que

le manuscrit dont Buffon s'occupait alors : c'était un TRAITÉ SUR L'AIMANT ; à côté était sa plume : au-dessus du secrétaire était un bonnet de soie grise dont il se couvrait. En face , le fauteuil où il s'assied , antique et mauvais fauteuil sur lequel est jetée une robe-de-chambre rouge , à raies blanches. Devant lui , sur la muraille , la gravure de Newton. Là Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là ont été enfantés presque tous ses ouvrages. En effet , il a beaucoup habité Montbar , et il y restait huit mois de l'année : c'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de quarante ans. Il allait passer quatre mois à Paris , pour expédier ses affaires et celles du Jardin du roi , et venait se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui-même que c'était son plus grand plaisir , son goût dominant , joint à une passion extrême pour la gloire.

Son exemple et ses discours m'ont confirmé , que qui veut la gloire passionnément , finit par l'obtenir , ou du moins en approche de bien près. Mais il faut vouloir , et non pas une fois ; il faut vouloir tous

les jours. J'ai oui-dire qu'un homme qui a été maréchal de France et grand général , se promenait tous les matins un quart-d'heure dans sa chambre , et qu'il employait ce tems à se dire à lui-même :
 » je veux être maréchal de France et grand
 » général (1). » M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant , un de ces mots capable de produire un homme tout entier : » Le génie n'est qu'une plus grande
 » aptitude à la patience. » Il suffit en effet d'avoir reçu cette qualité de la nature : avec elle on regarde long-tems les objets , et l'on parvient à les pénétrer. Cela revient au mot de Newton. On disait à ce dernier : comment avez-vous fait tant de découvertes ? En cherchant toujours , répondit-il , et cherchant patiemment. Remarquez que le mot patience doit s'appliquer à tout : patience pour chercher son objet, patience pour résister à tout ce qui s'en écarte ; patience pour souffrir tout ce qui accablerait un homme ordinaire.

(1) Ne serait-ce pas M. de Belle-Isle ? A.L.M.

Je tirerai mes exemples de M. de Buffon lui-même. Il rentrait quelquefois des soupers de Paris , à deux heures après minuit , lorsqu'il était jeune ; et à cinq heures du matin , un savoyard venait le tirer par les pieds , et le mettre sur le carreau , avec ordre de lui faire violence , dût-il se fâcher contre lui. Il m'a dit aussi qu'il travaillait jusqu'à six heures du soir. J'avais alors , me dit-il , une petite maîtresse que j'adorais : eh bien ! je m'efforçais d'attendre que six heures fussent sonnées pour l'aller voir , souvent même au risque de ne plus la trouver. A Montbar , après son travail , il faisait venir une petite fille , car il les a toujours beaucoup aimées ; mais il se relevait exactement à cinq heures. Il ne voyait que des petites filles , ne voulant pas avoir de femmes qui lui dépensassent son tems (1).

(1) M. de Buffon a toujours été fortement occupé de lui-même , et préféablement à tout le reste. Comme je savais que beaucoup de femmes avaient reçu son hommage , je demandais si elles ne lui avaient pas fait perdre de tems. Quelqu'un qui le connaissait parfaite-

Voici maintenant comme il distribuait sa journée, et on peut même dire comment il la distribue encore. A cinq heures, il se lève, s'habille, se coiffe, dicte ses lettres, règle ses affaires. A six heures, il monte à son cabinet, qui est à l'extrémité de ses jardins, ce qui fait presque un demi-quart de lieue, et la distance est d'autant plus pénible qu'il faut toujours ouvrir des grilles, et monter de terrasses en terrasses. Là, ou il écrit dans son cabinet, ou il se promène dans les allées qui l'en-

ment, me répondit : M. de Buffon a vu constamment trois choses avant toutes les autres ; sa gloire, sa fortune et ses aises. Il a presque toujours réduit l'amour au physique seul. Voyez un de ses discours sur la nature des animaux, où après un portrait pompeux de l'amour, il l'anéantit d'un seul trait et le dégrade en prétendant prouver qu'il n'y a que du physique, de la vanité, de l'amour propre dans la jouissance. C'est-là qu'est son invocation à l'amour : on l'a mise à côté de celle de Lucrèce, me dit-il un jour. Les femmes lui en ont voulu à la mort de cet effort, ou de cet abus de raison. Madame de Pompadour qui dit à Versailles : Vous êtes un joli garçon. . . .

Note de l'auteur.

vironnent. Défense à qui que ce soit de l'approcher : il renverrait celui de ses gens qui viendrait le troubler. Sa manière est de relire souvent ce qu'il a fait , de le laisser dormir pendant quelques jours ou pendant quelque tems. » Il importe , » me disait-il , de ne pas se presser : on » revoit alors les objets avec des yeux plus » frais , et l'on y ajoute ou l'on y change » toujours. » Il écrit d'abord : quand son manuscrit est trop chargé de ratures , il le donne à copier à son secrétaire , jusqu'à ce qu'il en soit content. C'est ainsi qu'il a avoué au théologal de Semur , homme d'esprit et son ami , qu'il avait écrit dix-huit fois ses ÉPOQUES DE LA NATURE , ouvrage qu'il méditait depuis cinquante ans. Je ne dois pas oublier de dire que M. de Buffon , qui a beaucoup d'ordre , a placé ainsi son cabinet , loin de sa maison , non-seulement pour n'être pas distrait (1) ; mais

(1) A l'égard de ces complaisans , de ces courtisans , de ces adorateurs , j'ai une réflexion à faire , que je n'ai trouvée nulle part. Outre qu'il est bien difficile à un grand homme de vivre sans

parce qu'il aime à séparer ses travaux de ses affaires. Je brûle tout, me disait-il ; » on ne trouvera pas un papier quand je

cette espèce de cercle qui s'attache à lui naturellement, soit par la curiosité, soit par l'admiration, par l'envie de l'imiter, comme font les jeunes gens, soit par la vanité et l'idée que l'on est quelque chose, lorsque l'on tient du moins à un grand homme, ne pouvant l'être soi-même. Pour moi je ne suis pas révolté de voir un tel homme aimer à être entouré. Je ne dirai pas seulement c'est une consolation de ses efforts, un adoucissement à ses fatigues, une ressource qui lui rappelle sans cesse sa gloire au milieu même de ses maux et de ses souffrances ; je dirai plus, c'est un encouragement même pour ses études, et il serait possible qu'il en reçut une nouvelle facilité. Ces admirateurs vous rappellent sans cesse la présence de votre génie et de votre grandeur. D'ailleurs, il est de fait que l'on a plus de supériorité avec ses inférieurs eux-mêmes. On a remarqué que la conversation devenait plus riche, plus libre, plus abondante ; il y a plus d'aisance dans les manières, et la liberté y fait beaucoup. Ainsi, loin de trouver une petitesse dans le cortège qui peut environner un homme célèbre, j'y découvre souvent une excuse et un moyen d'être fidèle à sa renommée. *Note de l'auteur.*

» mourrai. J'ai pris ce parti-là en consi-
 » dérant qu'autrement je ne m'en tireraï
 » jamais. On s'ensévelirait sous ses pa-
 » piers. » Il ne conserve que les vers à
 sa louange , dont j'aurai occasion de parler
 dans un moment. Aussi , dans sa chambre
 à coucher , on ne trouve que son lit , qui
 est , comme la tapisserie , de satin blanc ,
 avec un dessin de fleurs. Auprès de la
 cheminée est un secrétaire , où l'on ne
 voit auprès du tiroir d'en haut , qu'un livre,
 qui est apparemment son livre de Pensées.
 Auprès de son secrétaire , qui est toujours
 ouvert , est le fauteuil sur lequel il est
 toujours assis , et dans un coin de la
 chambre est une petite table noire pour
 son copiste.

Il ne prend la plume que lorsqu'il a
 long-tems médité son sujet , et encore une
 fois , n'a guère d'autre papier que celui sur
 lequel il écrit. Cet ordre de papiers est plus
 nécessaire qu'on ne croit. M. Necker le
 recommande avec soin dans son livre ;
 l'abbé Terray le pratiquait de même. L'ordre
 que l'on contemple autour de soi se ré-

pand en effet sur nos productions. Si un écrivain aussi célèbre , et sur-tout si deux contrôleurs-généraux aussi laborieux ont donné pareil exemple , il serait bien difficile qu'il restât des prétextes pour ne point l'imiter.

Je reprends la journée de M. de Buffon. A neuf heures , on lui apporte à déjeuner dans son cabinet , où quelquefois , il le prend en s'habillant. Ce déjeuner est composé de deux verres de vin et d'un morceau de pain ; il travaille ensuite jusqu'à une ou deux heures. Il revient alors dans sa maison. Il dîne , il aime à dîner longtemps ; c'est à dîner qu'il met son esprit et son génie de côté ; là il s'abandonne à toutes les gâités , à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries , d'autant plus plaisantes , qu'il reste toujours dans le calme de son caractère ; que son rire , sa vieillesse , forment un contraste piquant avec le sérieux et la gravité qui lui sont naturels , et ces plaisanteries sont souvent si fortes que les femmes sont obligées de

désert. En général la conversation de Buffon est très-négligée (1). On le lui a

(1) Sa manière est ordinairement peu de suite : il aime mieux les conversations coupées. Il est une raison de cette manière de converser , que l'on peut alléguer en faveur des gens de lettres : premièrement , ils n'ont plus , comme autrefois , cette habitude qu'avaient les philosophes de converser sous des platanes , avec leurs disciples , et de rendre compte de leurs idées. En second lieu , leurs idées sont bien plus combinées et plus réfléchies que celles des philosophes anciens. On a besoin de pensées neuves ; le lecteur et les auditeurs les demandent ; l'homme de génie , inexorable pour lui-même , ne se permet donc qu'un petit nombre de phrases , qu'il place de tems à autre dans sa conversation , à moins qu'il ne soit frappé , entraîné par l'attrait de quelque vue soudaine qui le domine , et dont il ne puisse éluder l'ascendant. *Note de l'Aut.*

Quelque longue que soit déjà cette note , on ne quittera point cet article sur la conversation de cet homme célèbre , sans citer à ce propos M. de Mont-Belliard , l'un de ses plus intimes amis , et dont le nom s'associe de lui-même à celui de l'auteur de l'Histoire naturelle , à cause de la grande part qu'il eut à ce bel ouvrage , comme offrant avec lui un contraste bien frappant. Peu d'hommes possédaient au même degré que M. de Mont-Belliard , ce qui semblait manquer à M. de Buffon. Rien de plus

dit , et il a répondu que c'était le moment de son repos , et qu'il importait peu que ses paroles fussent soignées ou non. Ce n'est pas qu'il ne dise d'excellentes choses quand on le met sur l'article du style ou sur l'histoire naturelle ; il est encore très-intéressant , lorsqu'il parle de lui : il en parle souvent avec de grands éloges. Pour moi , qui ai été témoin de ses discours , je vous assure que loin d'en être choqué, j'y trouve du plaisir. Ce n'est point orgueil , ce n'est point vanité ; c'est sa conscience que l'on entend : il se sent , et se rend justice. Consentons donc quelquefois d'avoir des grands hommes à ce prix. Tout homme qui n'aurait pas le sentiment de ses forces , ne serait pas fort. N'exigeons pas des êtres supérieurs une modestie qui ne pourrait être que fausse. Il y a peut-

spirituel , de plus animé , de plus attachant que sa conversation ; mais pour le talent qui constitue le grand écrivain , quelle différence ! Sa plume , dit une femme de beaucoup d'esprit , sa plume est une plume d'acier. Que ses traits , ajoute-t-elle , sont loin de ceux du doux pinceau de M. de Buffon !

être plus d'esprit et d'adresse à cacher , à voiler son mérite ; il y a plus de bonhomie et d'intérêt à le montrer (1).

Au reste , il ne se loue pas , il se juge : il se juge comme le jugera la postérité , avec cette différence , qu'un auteur a plus que qui que ce soit , le secret de ses productions. Il me disait : » J'apprends tous » les jours à écrire : il y a dans mes derniers ouvrages , infiniment plus de perfection que dans les premiers. Souvent » je me fais relire mes ouvrages , et je

(1) On doit convenir d'ailleurs que son amour propre n'a jamais offensé personne. — En voici un nouveau trait , mais il honore son caractère : c'est ce qui fait que nous ne craignons point de l'ajouter à ceux épars déjà peut-être en trop grand nombre dans cet ouvrage.

Buffon avait pour principe qu'en général les enfans tenaient de leur mère , leurs qualités intellectuelles et morales ; et lorsqu'il l'avait développé dans la conversation , il en faisait sur-le-champ l'application à lui-même , en faisant un éloge pompeux de sa mère , qui avait en effet beaucoup d'esprit , des connaissances étendues , une tête très-bien organisée , et dont il aimait à parler souvent.

trouve

» trouve alors des idées que je changerai ,
 » ou auxquelles j'ajouterai. Il est d'autres
 » morceaux que je ne ferais pas mieux. »

Cette bonne foi a quelque chose de précieux, d'original, d'antique et de séduisant. On peut d'ailleurs s'en rapporter à M. de Buffon, personne n'est plus sévère que lui sur le style, sur la précision des idées, qu'il regarde comme le premier caractère du grand écrivain, sur la justesse et la correspondance exacte des contrastes que les idées demandent entr'elles pour se faire valoir, ou des développemens qu'elles exigent pour le manifester. Je lui ai entendu discuter des pages entières, avec une raison, un sens admirable, mais en même tems avec un sens inexorable. » J'ai
 » été obligé, me disait-il, de prendre
 » tous les tons dans mon ouvrage ; il im-
 » porte de savoir à quel degré de l'échelle
 » il faut monter. » Par une suite naturelle, il exige dans un auteur de la bonne foi, de la bienséance dans la suite de ses opinions, et sur-tout qu'il soit conséquent. Il ne pardonne pas à Rousseau ses contradictions ;

ainsi l'on peut dire qu'il calcule sa phrase et sa pensée, comme il calcule tout ; qualité remarquable qui a pu naître de ses connaissances dans les mathématiques et de l'habitude de les expliquer. Il m'a dit qu'il les avait étudiées avec soin et de bonne heure ; d'abord dans les écrits d'Euclide, et ensuite dans ceux du marquis de l'Hôpital (1). A vingt-ans , il avait découvert

(1) Dès ses plus jeunes années , lors même qu'il était écolier , il se passionna pour la géométrie. Cette passion fut telle , qu'il ne pouvait se séparer des *Éléments* d'Euclide , dont il portait toujours un exemplaire avec lui , et qu'en jouant à la paume avec ses camarades , il lui arrivait souvent d'aller se cacher dans un coin , ou de s'enfoncer dans quelque allée solitaire pour ouvrir son livre , et tâcher de résoudre un problème qui le tourmentait. Un jour , entraîné par son goût extraordinaire pour le mouvement , il monta sur un clocher , en descendit ensuite avec une corde nouée , s'écorcha douloureusement les mains qui glissaient sur cette corde , et ne s'aperçut pas du mal qu'il s'était fait , tant il était occupé d'une proposition de géométrie qu'il n'avait pu comprendre et qui se présenta tout-à-coup à son esprit , au moment où il descendait.

Le Binome de Newton , sans savoir qu'il eût été découvert par Newton , et cet homme vain ne l'a imprimé nulle part ; j'étais bien aise d'en savoir la raison » C'est , me répondit-il , que personne n'est obligé de m'en croire. » Il y a donc cette différence entre sa vanité et celle des autres , que la sienne a fait ses preuves , si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette différence vient de la trempe de son ame , ame droite , qui veut par-tout la bonne foi , et proscriit l'inconséquence.

Il me disait , en parlant de Rousseau : » Je l'aimais assez ; mais lorsque j'ai vu ses Confessions , j'ai cessé de l'estimer. Son ame m'a révolté , et il m'est arrivé pour Jean-Jacques le contraire de ce qui arrive ordinairement : après sa mort , j'ai commencé à le mésestimer. » Jugement sévère , je dirai même injuste ; car j'avoue que les Confessions de Jean-Jacques n'ont pas produit sur moi cet effet. Mais il se pourrait que M. de Buffon n'eût pas dans son cœur l'élément par lequel on doit juger Rousseau. Je serais tenté de croire

que la nature ne lui a pas donné le genre de sensibilité nécessaire pour connaître le charme ou plutôt le piquant de cette vie errante , de cette existence abandonnée au hasard et aux passions. Cette sévérité , ou plutôt ce défaut , qui se trouve peut-être dans l'ame de M. de Buffon , en annonce sous un autre rapport la beauté , et même la simplicité. Aussi , par une suite naturelle , il est facile à tromper , quelque soit l'ordre extrême qu'il mette dans ses affaires , et on vient d'en avoir la preuve.

Il y a un an que le directeur de ses forges lui a fait perdre 120,000 livres. M. de Buffon , depuis trois ans , avait consenti à n'en être pas payé , et s'était abandonné à tous les prétextes et tous les subterfuges dont la fraude se colorait. Heureusement cet événement n'a point altéré sa sérénité ni influé en rien sur la dépense et sur l'état qu'il en tient. Il a dit à son fils : » Je n'en » suis fâché que pour vous ; je voulais » vous acheter une terre , et il faudra que » je diffère encore quelque tems. » Il a toujours une année de son revenu devant

lui. On croit qu'il a cinquante mille écus de rentes. Ses forges ont dû beaucoup l'enrichir. Il en sortait tous les ans huit cents milliers de fer ; mais il y a fait d'un autre côté des dépenses énormes. Cet établissement considérable , lui a coûté cent mille écus à créer. Elles languissent aujourd'hui , à cause du procès qu'il a avec ce directeur ; mais lorsqu'elles sont en activité, on y compte quatre cents ouvriers.

Il n'est pas étonnant que M. de Buffon , avec une âme aussi simple , croie tout ce qu'on lui dit ; il y a plus, il aime à écouter les rapports et les propos. Ce grand homme est quelquefois un peu commère ; du moins une heure par jour , il en faut convenir. Pendant le tems de sa toilette , il se fait raconter par son perruquier et par ses gens tout ce qui se passe dans Montbar , toutes les histoires de sa maison. Quoiqu'il paraisse livré à ses hautes pensées , personne ne sait mieux que lui les petits évènements qui l'entourent. Cela tient aussi peut-être au goût qu'il a toujours eu pour les femmes , ou plutôt pour les petites filles. Il

aime la chronique scandaleuse ; et se faire instruire de cette chronique dans un petit pays, c'est en apprendre presque toute l'histoire.

Cette habitude de petites filles , ou bien aussi la crainte d'être gouverné , a fait aussi qu'il a mis toute sa confiance dans une paysanne de Montbar , qu'il a érigé en gouvernante , et qui a fini par le gouverner. Elle se nomme mademoiselle Blesseau : c'est une fille de quarante ans , bien faite , et qui a dû être assez jolie. Elle est depuis près de vingt ans auprès de M. de Buffon. Elle le soigne avec beaucoup de zèle. Elle participe à l'administration de la maison ; et comme il arrive en pareil cas , elle est détestée des gens. Madame de Buffon , morte depuis beaucoup d'années , n'aimait pas non plus cette fille : elle adorait son mari , et l'on prétend qu'elle en était d'une jalousie extrême. Mademoiselle Blesseau n'est pas la seule qui commande à ce grand homme.

Il est un autre original qui partage l'empire , c'est un capucin : il se nomme le

père Ignace. Je veux m'arrêter un instant sur l'histoire d'Ignace Bougot, né à Dijon. Ce moine possède éminemment l'art précieux dans son ordre, de se faire donner ; si bien que celui qui donne semble devoir lui en être bien obligé. » Ne me donne » pas qui veut », dit souvent le père Ignace. Avec ce talent, il est parvenu à faire rebâtir la capucinière de Semur. Ce mérite est assez ordinairement celui des gens d'église. J'ai vu un curé, rival d'Ignace dans ce genre de gueuserie : il ensorcelait de vieilles femmes, au point qu'elles se croyaient trop heureuses de lui donner ce qu'elles avaient, et souvent plus qu'elles n'avaient. Les gens d'un caractère semblable ont aussi de l'intelligence. Ils aiment à se mêler, ils ont de l'exactitude pour les affaires et pour les commissions ; l'activité ne leur est pas étrangère ; ils sont aussi attentifs à ne pas déplaire aux laïques, parce qu'ils ont besoin de se faire pardonner les profits qu'ils leur dérobent, qu'à plaire aux maîtres dont ils s'occupent à capter les faveurs : tel est Ignace.

Si vous voulez vous faire une idée de sa personne , vous vous représenterez un gros homme à tête ronde , à-peu-près semblable à un masque d'Arlequin de la Comédie Italienne , et cette comparaison me paraît d'autant plus juste , qu'il parle précisément comme parlait Carlin : même accent , même patelinage. C'est à ce révérend père, curé de Buffon, village à deux lieues de Montbar , que M. de Buffon abandonne une grande partie de sa confiance, et même sa conscience , s'il suffisait de s'en rapporter à l'extérieur. En effet, Ignace est le confesseur de M. de Buffon. Il est tout chez lui : il s'intitule capucin de M. de Buffon. Il vous dira quand vous voudrez, qu'un jour M. de Buffon le mena à l'Académie Française ; qu'il y attira tous les regards ; qu'on le plaça dans un fauteuil des quarante ; que M. de Buffon , après avoir prononcé le discours, le ramena dans sa voiture aux yeux de tout le public , qui n'avait des yeux que pour lui. M. de Buffon l'a cité comme son ami dans l'article du serin. Il est aussi son laquais : je l'ai vu

vu le suivre en promenade , tout en clopinant derrière lui , parce qu'il est boîteux , ce qui faisait un tableau à peindre , tandis que l'auteur de l'Histoire naturelle , marchait fièrement la tête haute , le chapeau en l'air , toujours seul , daignant à peine regarder la terre , absorbé dans ses pensées , semblable à l'homme qu'il a dépeint dans son histoire de l'homme , sans doute d'après lui-même , tenant une canne dans sa main droite , et appuyant avec majesté l'autre main sur sa hanche gauche. Je l'ai vu , lorsque les valets étaient absens , ôter la serviette à son maître , et la petite table sur laquelle il venait de dîner. Buffon lui répondait : » Je te remercie , mon cher » enfant ». Et Ignace , prenant une humble attitude , avait l'air plus domestique que les domestiques eux-mêmes.

Ce même Ignace , capucin laquais , est encore le laquais confesseur de M. de Buffon. Il m'a conté qu'il y a trente ans , l'auteur des Epoques de la nature , sachant qu'il prêcherait un carême à Montbar , le fit venir au tems de Pâques , et se fit

confesser par lui dans son laboratoire ; dans ce même lieu où il développait le matérialisme ; dans ce même lieu où Jean-Jacques devait venir quelques années après, baiser respectueusement le seuil de la porte. Ignace me contait que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avait reculé d'un moment, » effet de la faiblesse » humaine », ajoutait-il, et qu'il avait voulu faire confesser son valet-de-chambre avant lui. Tout ce que je viens de dire vous étonne peut-être. Oui ! Buffon, lorsqu'il est à Montbar, communie à Pâques, tous les ans, dans la chapelle seigneuriale. Tous les dimanches, il va à la grand'messe, pendant laquelle il sort quelquefois pour se promener dans les jardins qui sont auprès, et revient se montrer aux endroits intéressans. Tous les dimanches, il donne la valeur d'un louis aux différentes quêteuses.

C'est dans cette chapelle qu'est enterrée sa femme, femme charmante qu'il a épousée à 45 ans, par inclination, et dont il a toujours été adoré, malgré les nombreuses

infidélités qu'il lui faisait (1). Elle était reléguée dans un couvent de Montbar : de bonne naissance , mais sans fortune. Il lui fit la cour pendant deux ans ; et au bout de ce tems , il l'épousa malgré son père , qui vivait encore , et qui étant ruiné , s'opposait au mariage de son fils par des vues d'intérêt. Elle se nommait mademoiselle de S.-Belin.

(1) L'âge alors avait fait perdre à M. de Buffon une partie des agrémens de la jeunesse ; mais il lui restait une taille avantageuse , un air noble , une figure imposante , une physionomie à-la-fois douce et majestueuse. L'enthousiasme pour le talent fit disparaître aux yeux de madame de Buffon l'inégalité d'âge : et à cette époque de la vie où la félicité semble se borner à remplacer par l'amitié et des souvenirs mêlés de regrets , un bonheur plus doux qui nous échappe , il eût celui d'inspirer une passion tendre et constante. Jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentimens se montraient dans les regards , dans les manières , dans les discours de madame de Buffon , et remplissaient son cœur et sa vie. Chaque nouvel ouvrage de son mari , chaque nouvelle palme ajoutée à sa gloire était pour elle une source de jouissances d'autant plus douces qu'elles étaient sans retour sur elle-même , sans aucun mélange de l'orgueil que pouvait

Je tiens de M. de Buffon qu'il a pour principe de respecter la religion ; qu'il en faut une au peuple ; que dans les petites villes on est observé de tout le monde , et qu'il ne faut choquer personne. » Je » suis persuadé , me disait-il , que dans » vos discours , vous avez soin de ne rien » avancer qui puisse être remarqué à cet » égard. J'ai toujours eu la même attention » dans mes livres ; je ne les ai fait pa- » raître que les uns après les autres , afin » que les hommes ordinaires ne pussent » pas saisir la chaîne de mes idées. J'ai » toujours nommé le créateur ; mais il n'y » a qu'à ôter ce mot , et mettre naturel- » lement à la place la puissance de la na- » ture , qui résulte des deux grandes lois , » l'attraction et l'impulsion (1). Quand la

lui inspirer l'honneur de partager la considération et le nom de M. de Buffon. Il n'a conservé d'elle qu'un fils. (celui dont il est question dans cet ouvrage.) CONDORCET , *éloge de Buffon*.

(1) Croyons plutôt que l'auteur du Voyage à Montbar a cherché à étayer ses propres opinions de l'autorité d'un grand homme , en lui prêtant un discours que démentent plusieurs belles pages de ses

» Sorbonne m'a fait des chicanes , je n'ai
» n'ai fait aucune difficulté de lui donner
» toutes les satisfactions qu'elle a pu de-
» sirer : ce n'est qu'un persiflage ; mais
» les hommes sont assez sots pour s'en
» contenter. Par la même raison , quand
» je tomberai dangereusement malade et
» que je sentirai ma fin s'approcher , je ne
» balancerai point à envoyer chercher les
» sacremens (1). On le doit au culte public.
» Ceux qui en agissent autrement , sont

œuvres. Il ne faut que renvoyer le lecteur à l'élo-
quente invocation à l'Être suprême , qui termine
la première des Vues sur la nature. Le père de
Buffon , qui avait pour lui un respect presque reli-
gieux , venait un jour de la lire : il rencontre son
fils : et dans le transport de son admiration , son pre-
mier mouvement fut de se jeter involontairement à ses
genoux.

(1) C'est aussi ce qui est arrivé. Mais il paraît-
trait cependant qu'un sentiment autre que ce qu'on
peut appeller le respect dû aux institutions sociales ,
a présidé à ce dernier acte de sa vie privée. N'en
citerait-on que la circonstance singulière de la
confession de toute sa vie , qu'il a faite alors d'une
voix élevée , et sans s'inquiéter de ceux qui étaient
présens.

» des fous. Il ne faut jamais heurter de
 » front, comme faisaient Voltaire, Diderot,
 » Helyétius. Ce dernier était mon ami :
 » il a passé plus de quatre ans à Montbar,
 » en différentes fois ; je lui recommandais
 » cette modération, et s'il m'avait cru,
 » il eût été plus heureux. »

On peut juger en effet si cette méthode
 a réussi à M. de Buffon. Il est clair que
 ses ouvrages démontrent le matérialisme,
 et cependant c'est à l'imprimerie royale
 qu'ils se publient.

» Mes premiers volumes parurent, ajou-
 » tait-il, en même tems que l'Esprit des
 » lois : nous fûmes tourmentés par la Sor-
 » bonne, M. de Montesquieu et moi ; de
 » plus, nous nous vîmes en butte au
 » déchaînement de la critique. Le prési-
 » dent était furieux. Qu'allez-vous répon-
 » dre, me disait-il ? Rien du tout, pré-
 » sident ; et il ne pouvait concevoir mon
 » sang-froid. »

Je lisais un soir, à M. de Buffon, des
 vers de M. Thomas sur l'immortalité de
 l'ame, il riait : » *pardieu*, la religion nous

» ferait un beau présent, si *tout ça* était
 » vrai ! » Il critiquait ces vers sévè-
 rement, mais avec justice, car il est
 inexorable pour le style, et sur-tout
 pour la poésie, qu'il n'aime pas. Il pré-
 tend qu'il est impossible dans notre lan-
 gue d'écrire quatre vers de suite sans y
 faire une faute, sans blesser ou la pro-
 priété des termes, ou la justesse des
 idées (1). Il me recommandait de ne jamais

(1) M. de Buffon critique ces deux vers de Racine :

Le fer moissonna tout, et la terre humectée
 But à regret le sang des neveux d'Érechée.

Il croit que le mot humectée ne devait pas précéder
 celui de boire ; et il est vrai qu'on ne peut humecter
 que pour avoir bu, mais la poésie, qui est toujours
 dans le délire, peut se permettre de confondre les
 tems.

Il reprend aussi ce beau vers du même écrivain :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

On ne peut, dit-il, comparer le jour avec un
 fond : c'est de ce rapport des mots, auxquels on
 ne fait pas assez d'attention, que naît souvent la
 perfection du style. Mais, encore une fois, les vers
 ne doivent pas être jugés comme la prose.

Mad. NECKER. *Mél. extr. de ses manusc.*

faire de vers. » J'en aurais fait tout comme
 » un autre, me disait-il ; mais j'ai bien
 » vite abandonné ce genre, où la raison ne
 » porte que des fers. Elle en a bien assez
 » d'autres, sans lui en imposer encore
 » de nouveaux. »

Ces vers me rappellent un petit mouvement de vanité plaisant, qui les suivit. Le matin du jour dont je parle, M. de Buffon, sous le prétexte de sa santé, qui ne lui permettait pas de se fatiguer à parcourir des papiers, m'avait prié de lui faire la lecture d'une multitude de vers qu'on lui avait adressés ; il les conservait presque tous, quoique presque tous fussent médiocres. Quand on l'appellait génie créateur, esprit sublime, » Eh ! Eh ! disait-il » avec complaisance, il y a de l'idée, » il y a quelque chose là. » Le soir, en écoutant les vers de M. Thomas, il me dit, avec une naïveté charmante :
 » *Tout ça*, ne vaut pas les vers de ce
 » matin. » Je veux joindre ici un autre trait du même genre : » Un jour, me
 » disait-il, que j'avais travaillé long-tems,
 et

» et que j'avais découvert un système très-
 » ingénieux sur la génération, j'ouvre Aris-
 » tote, et ne voilà-t-il pas que je trouve
 » toutes mes idées dans ce malheureux
 » Aristote ? Aussi , *pardieu* ! c'est ce
 » qu'Aristote a fait de mieux. »

Le premier dimanche que je me trouvais à Montbar, l'auteur de l'Histoire naturelle demanda son fils, la veille, au soir : il eut avec lui une longue conférence, et je sus que c'était pour obtenir de moi que j'allasse le lendemain à la messe. Lorsque son fils m'en parla, je lui répondis que je m'emmesserais très-volontiers, et que ce n'était pas la peine de tant complotter pour me déterminer à une action de la vie civile. Cette réponse charma M. de Buffon. Lorsque je revins de la grand'messe, où ses douleurs de pierre l'avaient empêché d'aller, il me fit un million de remerciemens de ce que j'avais pu supporter trois quarts d'heure d'ennui ; il me répéta que dans une petite ville comme Montbar, la messe était d'obligation.

Quand Buffon sort de l'office, il aime

à se promener sur la place , escorté de son fils , et entouré de ses paysans. Il se plaît sur-tout à paraître au milieu d'eux en habit galonné. Il fait le plus grand cas de la parure , de la frisure , des beaux habits : lui-même , il est toujours mis comme un vieux seigneur , et gronde son fils lorsqu'il ne porte qu'un frac à la mode. Je savais cette manie , et je m'étais muni pour m'introduire chez lui , d'un habit galonné , avec une veste chargée d'or. J'ai appris que ma précaution avait réussi à merveille : il me cita pour exemple à son fils. Voilà un homme , s'écriait-il ; et son fils avait beau dire que la mode en était passée , il n'écoutait rien. En effet , c'est lui qui a imprimé , au commencement de son *Traité sur l'Homme* , que nos habits font partie de nous-mêmes. Notre machine est tellement construite , que nous commençons par nous prévenir en faveur de celui qui brille à nos yeux ; on ne le sépare pas d'abord de son habit , l'esprit saisit l'ensemble , le vêtement et la personne , et juge par le premier du mérite de la

seconde. Cela est si vrai , que M. de Buffon a fini par s'y prendre lui-même , et j'ai opéré sur lui , avec mon habit , l'illusion qu'il voulait communiquer aux autres. Que sera-ce , sur-tout , si nous connaissons déjà le personnage dont nous approchons , si nous sommes instruits de sa gloire , de ses talens , alors le génie et l'or conspirent ensemble à nous éblouir , et l'or semble l'éclat du génie même.

Buffon s'est tellement accoutumé à cette magnificence , qu'il disait un jour qu'il ne pouvait travailler que lorsqu'il se sentait bien propre et bien arrangé. Un grand écrivain s'assied à sa table d'étude , comme pour paraître dans nos actions solennelles , nous produisons nos plus belles parures. Il est seul ; mais il a devant lui l'univers et la postérité ; ainsi , les Gorgias et les sophistes de la Grèce , qui étonnaient des peuples frivoles par l'éloquence de leurs discours , ne se montraient jamais en public que parés d'une robe de pourpre.

Il me reste à terminer la journée de M. de Buffon. Après son dîner , il ne

s'embarrasse guère de ceux qui habitent son château , ou des étrangers qui sont venus le voir. Il s'en va dormir une demie heure dans sa chambre , puis il fait un tour de promenade , toujours seul , et à cinq heures il retourne à son cabinet se remettre à l'étude jusqu'à sept heures ; alors il revient au salon , fait lire ses ouvrages , les explique , les admire , se plaît à corriger les productions qu'on lui présente , et sur lesquelles on le consulte , telle a été sa vie pendant cinquante ans. (1) Il disait à quelqu'un qui s'étonnait de sa renommée : « J'ai passé cin-

(1) Indépendamment de ceux qui le consultaient sur leurs ouvrages , il était peu d'écrivains qui ne tinssent à honneur de lui faire hommage de leurs productions ; mais il lui restait peu de tems pour lire les livres qu'on lui envoyait , il se bornait ordinairement à la table des chapitres , pour voir ceux qui paraissaient les plus intéressans ; dans les quinze dernières années de sa vie , il y a peu d'ouvrages qu'il ait lus autrement. Parmi les auteurs qui n'existent plus , outre ceux dont ci-après on verra qu'il conseille l'étude , il faisait un cas particulier de Fénelon et de Richardson.

» quante ans à mon bureau ». A neuf heures du soir il va se coucher , et ne soupe jamais ; cet infatigable écrivain menait encore cette vie laborieuse jusqu'au moment où je suis arrivé à Montbar , c'est-à-dire à soixante-dix-huit ans ; mais de vives douleurs de pierre lui étant survenues , il a été obligé de suspendre ses travaux. Alors , pendant quelques jours , il s'est enfermé dans sa chambre , seul , se promenant de tems en tems , ne recevant quique ce soit de sa famille , pas même sa sœur , et n'accordant à son fils qu'une minute dans la journée. J'étais le seul qu'il voulut bien admettre auprès de lui ; je le trouvais toujours beau et calme dans les souffrances , frisé , paré même : il se plaignait doucement de sa santé , il prétendait prouver , par les plus forts raisonnemens , que la douleur affaiblissait ses idées. Comme les maux étaient continus , ainsi que l'irritation des besoins , il me priait souvent de me retirer au bout d'un quart d'heure , puis il me faisait rappeler quelques momens après. Peu-à-peu les quarts

d'heures devinrent des heures entières. Ce bon vieillard m'ouvrait son cœur avec tendresse ; tantôt il me faisait lire le dernier ouvrage qu'il composait, c'est un *Traité de l'Aimant* ; et en m'écoutant, il retravaillait intérieurement toutes ses idées , auxquelles il donnait de nouveaux développemens , ou changeait leur ordre , ou retranchait quelques détails superflus ; tantôt il envoyait chercher un volume de ses ouvrages , et me faisait lire les beaux morceaux de style , tels que le discours du premier homme , lorsqu'il décrit l'Histoire de ses sens , ou la peinture du désert de l'Arabie , dans l'article du Chameau , ou une autre peinture plus belle encore selon lui , dans l'article du Kamichi ; tantôt il m'expliquait son système sur la formation du monde , sur la génération des êtres , sur les mondes intérieurs , etc. ; tantôt il me récitait des lambeaux entiers de ses ouvrages , car il sait par cœur tout ce qu'il a fait ; et c'est une preuve de la puissance de sa mémoire , ou plutôt du soin extrême avec lequel il tra-

vaille ses compositions. Il écoute toutes les objections qu'on peut lui faire , les apprécie et s'y rend quand il les approuve. Il a encore une manière assez bonne de juger si les écrits doivent réussir, c'est de les faire lire de tems en tems sur son manuscrit même ; alors si , malgré les ratures , le lecteur n'est point arrêté , il en conclut que l'ouvrage se suit bien (1). Sa principale attention pour le style , c'est la précision des idées , et leur correspondance ; ensuite il s'applique , comme il le recommande dans son excellent discours de réception à l'Académie Française , à nommer les choses par les termes les plus généraux : ensuite vient l'harmonie qu'il est bien

(1) Il avait aussi une autre manière de juger ses ouvrages. Lorsqu'on les lui lisait , il priait son lecteur de traduire en d'autres mots certains morceaux dont la composition lui avait beaucoup coûté : alors si la traduction rendait fidèlement le sens qu'il s'était proposé , il laissait le morceau tel qu'il était ; pour peu , au contraire , que l'on s'écartât du sens , il revoyait le passage , cherchait ce qui pouvait y nuire à la clarté , et le corrigeait.

Thomas (de la Harpe) -

Le dictionnaire de Trévoux - - -

bien essentiel de ne pas négliger ; mais elle doit être la dernière attention du style.

C'est de l'Histoire Naturelle et du style qu'il aime le mieux à s'entretenir. Je ne sais même si le style n'aurait pas la préférence. Nul homme n'en a mieux senti la métaphisique , si ce n'est peut-être Beccaria ; mais Beccaria , en donnant le précepte , n'a pas également donné l'exemple comme M. de Buffon. » le style est » l'homme même, me répétait-il souvent, » les poètes n'ont pas de style , parce » qu'ils sont gênés par la mesure du vers » qui fait d'eux des esclaves ; aussi quand » on vante devant moi un homme, je dis » toujours : Voyons ses papiers ». Comment trouvez-vous le style de M. Thomas, lui demandais-je , « assez bon , me répondit-il , mais trop tendu , trop enflé ». Et le style de Rousseau ? « Beaucoup meilleur ; mais Rousseau a tous tous les défauts de la mauvaise éducation ; il a » l'interjection , l'exclamation en avant , » l'apostrophe continuelle ».

Donnez-moi donc vos principales idées
sur

sur le style. » Elles sont dans mon dis-
 » cours à l'Académie , au reste , en deux
 » mots , il y a deux choses qui forment
 » le style , l'invention et l'expression. L'in-
 » vention dépend de la patience ; il faut
 » voir , regarder long-tems son sujet , alors
 » il se déroule et se développe peu-à-peu ,
 » vous sentez comme un petit coup d'élec-
 » tricité qui vous frappe la tête , et en
 » même-tems vous saisit le cœur ; voilà
 » le moment du génie , c'est alors qu'on
 » éprouve le plaisir de travailler , plaisir
 » si grand , que je passais douze heures ,
 » quatorze heures à l'étude , c'était tout
 » mon plaisir ; en vérité , je m'y livrais
 » bien plus que je ne m'occupais de la
 » gloire , la gloire vient après si elle peut ;
 » et elle vient presque toujours. Mais vou-
 » lez - vous augmenter le plaisir , et en
 » même-tems être original ? Quand vous
 » aurez un sujet à traiter , n'ouvrez aucun
 » livre , tirez tout de votre tête , ne con-
 » sultez les auteurs que lorsque vous
 » sentirez que vous ne pouvez plus rien
 » produire de vous-même , c'est ainsi que

» j'en ai toujours usé ; on jouit véritable-
 » ment par ce moyen quand on lit les au-
 » teurs , on se trouve à leur niveau, ou
 » au-dessus d'eux , on les juge , on les
 » devine , on les lit plus vite. A l'égard
 » de l'expression , il faut toujours joindre
 » l'image à l'idée ; il faut même que l'i-
 » mage précède l'idée pour y préparer
 » l'esprit ; on ne doit pas toujours em-
 » ployer le mot propre , parce qu'il est
 » souvent trivial ; mais on doit se servir
 » du mot auprès ; en général une compa-
 » raison est ordinairement nécessaire pour
 » faire sentir l'idée ; et pour me servir
 » moi-même d'une comparaison , je me
 » représenterai le style sous l'image d'une
 » découpure qu'il faut rogner , nettoyer
 » dans tous les sens , afin de lui donner la
 » forme qu'on lui desire. Lorsque vous
 » écrivez , écoutez le premier mouvement ,
 » c'est en général le meilleur , puis laissez
 » reposer quelques jours , ou même quel-
 » ques tems ce que vous avez fait. La nature
 » ne produit pas de suite , ce n'est que
 » peu à peu qu'elle opère , après le repos

» et avec des forces rafraîchies (1) ; il faut
 » seulement s'occuper de suite du même
 » objet , le suivre , ne pas se livrer à
 » plusieurs genres. Quand je faisais un
 » ouvrage , je ne songeais pas à autre
 » chose. J'excepte cependant votre état ,
 » me dit M. de Buffon ; vous avez souvent
 » plusieurs plaidoyers à composer à la
 » fois , et dans des matières peu intéres-
 » santes ; le tems vous manque , vous ne
 » pouvez parler que sur des notes ; dans ces
 » cas , au lieu de correction , il faut don-
 » ner davantage à l'éloquence des paroles ,
 » c'en est assez pour des auditeurs ; *par-*
 » *dieu* , *pardieu* , la lettre que vous m'a-
 » vez écrite » , (j'en ai cité la fin au

(1) Toutes les fois que M. de Buffon se sentait le
 feu à la tête en écrivant , il quittait son ouvrage ,
 car il comprenait que le travail le fatiguait , il
 s'en appercevait à sa rougeur : alors il se prome-
 nait et se rafraichissait , cela m'arrive sur-tout , disait-
 il , quand j'ai une opinion , et que j'y trouve de
 grandes objections. Les gens sans talent ne vont
 jamais au-devant de la contradiction , ils écrivent sans
 la prévoir.

Mad. NECKER. *Mél. extr. de ses manusc.*

commencement de cet article , pour avoir occasion d'en parler maintenant) » four-
 » nirait un beau parallèle entre l'interprète
 » de la nature et l'interprète de la société.
 » Faites cela dans quelques discours , le
 » morceau produirait un effet superbe. Il
 » serait curieux de considérer les bases
 » des opinions ; et de montrer combien
 » elles sont flottantes dans la société ».

Je demandai ensuite à M. de Buffon quelle serait la meilleure manière de se former ? Il me répondit qu'il ne fallait lire que les ouvrages principaux ; mais les lire dans tous les genres et dans toutes les sciences , parce qu'elles sont parentes , comme dit Cicéron , parce que les vues de l'une peuvent s'appliquer à l'autre , quoiqu'on ne soit pas destiné à les exercer toutes. Ainsi , même pour un jurisconsulte , la connaissance de l'art militaire , et de ses principales opérations , ne serait pas inutile. C'est ce que j'ai fait , me disait l'auteur de l'histoire naturelle ; au fond l'abbé de Condillac a fort bien dit , à la tête de son quatrième volume du cours d'éduca-

tion , si je ne me trompe , qu'il n'y a qu'une seule science , la science de la nature. M. de Buffon était du même avis , sans citer l'abbé de Condillac , qu'il n'aime pas , ayant eu jadis des discussions polémiques avec lui (1) ; mais il pense que toutes nos divisions et classifications sont arbitraires , que les mathématiques elles-mêmes ne sont que des arts qui tendent au même but , celui de s'appliquer à la nature , et de la faire connaître ; que cela ne nous effraye point au surplus. Les livres capitaux dans chaque genre sont rares , et au total ils pourraient peut-être se ré-

(1) Dans le nombre des critiques qui s'élevèrent contre la première partie de l'histoire naturelle de M. de Buffon , l'abbé de Condillac , le plus redoutable de ses adversaires , fixa tous les regards. Son esprit jouissait de toute sa force dans la dispute , celui de M. de Buffon , au contraire , y était presque étranger ; mais l'auteur de l'histoire naturelle s'est montré supérieur dans l'aveu de ses fautes , il les a relevées dans ses suppléments avec autant de modestie que de franchise , et il a montré par-là tout ce que pouvait sur lui la force de la vérité.

(VIC-D'AZIR , *Disc. de récept.*

duire à une cinquantaine d'ouvrages qu'il suffirait de bien méditer.

C'est sur-tout la lecture assidue des plus grands génies que me recommandait M. de Buffon , il en trouvait bien peu dans le monde. » Il n'y en a guères que cinq , me » disait-il, Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. A l'égard de Newton , » il a découvert un grand principe ; mais il » a passé toute sa vie à faire des calculs » pour le démontrer , et par rapport au » style il ne peut pas être d'une grande » utilité ». Il faisait plus de cas de Leibnitz que de Bacon lui-même ; il prétendait que Leibnitz emportait les choses à la pointe de son génie , au lieu que chez Bacon les découvertes ne naissent qu'après de profondes réflexions ; mais il disait en même-tems , que ce qui montrait mieux le génie de Leibnitz , n'était peut-être pas dans la collection de ses ouvrages ; qu'il fallait le chercher dans les mémoires de l'Académie de Berlin. En citant Montesquieu , il parlait de son génie , et non pas de son style , qui n'est pas toujours

parfait , qui est trop écourté , qui manque de développement. » Je l'ai beaucoup » connu , me disait-il , et ce défaut tenait à son physique. Le président était » presque aveugle , et il était si vif que la » plupart du tems il oubliait ce qu'il » voulait dicter , en sorte qu'il était obligé » de se resserrer dans le moindre espace » possible ». Enfin , j'étais bien aise de savoir ce que M. de Buffon me dirait de lui-même , comment il s'appréciait ; et voici le tour dont je m'avisai.

Il m'avait demandé à voir de mon style ; je craignais ce moment ; cependant l'extrême envie d'entendre ses observations , et de me former par ses critiques , me fit oublier les intérêts de mon amour-propre. Je lui récitai donc la seule chose dont je me souvinsse pour lors ; je vis avec plaisir qu'il ne corrigea qu'un seul mot , qu'il critiqua avec avec rigueur , mais avec raison , et il me dit avec sa franchise accoutumée : » voilà » une page que je n'écrirais pas mieux ». Enhardi par cette première réussite , il me parut plaisant d'écrire une autre page sur

lui-même , et de la lui présenter. Il était téméraire d'oser ainsi juger le génie en présence du génie même. Je pris le parti de comparer l'invention de M. de Buffon avec celle de Rousseau , me doutant pour qui , sans injustice , pencherait la balance. Voilà donc que je m'enferme le soir dans ma chambre , je prends l'Emile et le volume des Vues sur la Nature , je me mets à lire alternativement une page de l'un , une page de l'autre ; j'écoutais ensuite les impressions que je ressentais intérieurement. J'en comptais les différentes espèces ; au bout d'une heure je parvins à les réaliser , et à les écrire (1). Le lendemain je portai cette

(1) C'est le PARALLÈLE suivant entre J. J. Rousseau et M. de Buffon , considérés sous le rapport de la pensée.

EN lisant, dans le dessein de comparer, les morceaux philosophiques du célèbre Rousseau, et de l'illustre auteur de l'histoire naturelle ; voici le parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre ces deux grands écrivains.

Rousseau a l'éloquence des passions ; Buffon la parole du génie.

page

page à M. de Buffon ; je puis dire qu'il en fut prodigieusement satisfait. A mesure que je la lui lisais , il se récriait , ou bien il corrigeait quelques mots ; enfin il passa cinq jours à relire , à retoucher lui-même ce morceau. Continuellement il me faisait appeler pour me demander si j'adhérais

Rousseau analyse chaque idée ; Buffon généralise la sienne , et ne daigne particulariser que l'expression.

Rousseau démêle et réunit les sensations qu'un objet fait naître ; Buffon ne choisit que les plus grandes, et combine pour en comparer de nouvelles.

Rousseau n'a rien écrit que pour des auditeurs ; Buffon que pour des lecteurs.

Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau , on voit qu'il s'enivre de sa pensée ; il s'y complait , et tourne autour d'elle jusqu'à-ce qu'il l'ait épuisée dans les plus petites nuances ; c'est un cercle qui , dans l'onde la plus pure , s'élargit souvent au point de disparaître : Buffon , lorsqu'il présente une vue générale , donne à ses conceptions le mouvement qui naît de l'ordre , et ce mouvement , plus il est mesuré , plus il est rapide ; semblable à une pyramide immense , dont la base couvre la terre , et dont le sommet va se perdre dans le ciel , sa pensée audacieuse et assurée recueille les faits , saisit leur chaîne invisible , les suspend à leurs origines , élève toutes ces origines les unes sur les

à tel changement ; je le combattais quelquefois , je me rendais presque toujours. M. de Buffon , depuis ce tems , ne mit plus de bornes à son affection pour moi. Tantôt il s'écriait : » voilà une haute conception , *pardieu* , *pardieu* , on ne peut pas faire mieux une comparaison , c'est une page à mettre entre Rousseau et moi ». Tantôt il me conjurait de la mettre au net de ma main , et de la signer ,

autres , et se resserrant au lieu de croître , s'accélère en montant , et ne s'arrête qu'au point d'où elle embrasse et domine tout.

Rousseau , par une suite de son caractère , se fait presque toujours le centre de ses idées ; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet , et l'ouvrage ne produit ou plutôt ne présente que l'ouvrier. Buffon , par une connaissance de plus du sujet et de l'art d'écrire , rassemble toutes les opérations de l'esprit , pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature. Son style formé d'une combinaison de rapports , devient alors un style nécessaire ; il grave tout ce qu'il peint , et il féconde en décrivant.

Enfin , Rousseau a mis en activité tous les sens que donne la nature ; et Buffon , par une plus grande activité , semble s'être créé un sens de plus.

Note de l'Auteur.

et de permettre qu'il l'envoyât à M. et Madame Necker. Tantôt il m'engageait à la faire insérer, sans me nommer, dans le journal de Paris, ou dans le Mercure. Voulant me divertir un peu de la bonne et franche vanité du personnage, je lui demandai si je ne ferais pas bien d'envoyer en même-tems aux journaux l'inscription que son fils venait de lui dédier au pied de la colonne qu'il lui avait élevée. » Pour » une autre fois me répondit-il, il ne faut » pas diviser l'attention. Ce sera le sujet » de deux lettres ».

Enfin, ne sachant quelle fête me faire, ni comment me témoigner sa joie, voici ce qu'il me dit un jour. Je ne devrais pas le dire; car je vais tomber dans un amour-propre bien plus ridicule, et bien moins fondé que le sien; mais la fidélité de ma narration exige que je dise tout, je parlerais même contre moi si cette même narration l'exigeait. J'entendis donc un matin sa sonnette dont il sonne toujours trois coups, et l'instant d'après son valet-de-chambre vint me dire, M. de Buffon

vous demande. Je monte ; il vient à moi , m'embrasse , et dit : » permettez-moi de » vous donner un conseil » ; je ne savais où il en voulait venir , je lui promis que tout ce qu'il voudrait bien me dire serait reçu avec une entière reconnaissance. » Vous » avez deux noms , me dit-il ; on vous » donne dans le monde , tantôt l'un , tantôt l'autre , et quelquefois tous les deux » ensemble. Croyez-moi , tenez-vous en » à un seul ; il ne faut pas que l'Etranger » puisse s'y méprendre ».

Il me parla ensuite avec passion de l'étude , du bonheur qu'elle assure ; il me dit qu'il s'était toujours placé hors de la société , que souvent il avait recherché des savans , croyant gagner beaucoup dans leur entretien ; qu'il avait vu que pour une phrase , quelquefois utile qu'il en recueillait , ce n'était pas la peine de perdre une soirée entière ; que le travail était devenu pour lui un besoin , qu'il espérait s'y livrer encore pendant trois ou quatre ans qui lui restaient à vivre , qu'il n'avait aucune crainte de la mort ; que l'idée d'une

renommée immortelle le consolait ; que s'il avait pu chercher des dédommagemens de tout ce qu'on appelle des sacrifices au travail , il en aurait trouvé d'abondans dans l'estime de l'Europe , et les lettres flatteuses des principales têtes couronnées. Ce vieillard ouvrit alors un tiroir , et me montra une lettre magnifique du prince Henri , qui était venu passer un jour à Montbar ; qui l'avait traité avec une sorte de respect ; qui , sachant qu'après son dîner il avait coutume de dormir , s'était assujéti à ses heures ; qui venait de lui envoyer un service de porcelaine , dont lui-même avait donné les desseins , et où des cygnes sont représentés dans toutes leurs attitudes , en mémoire de l'histoire du Cygne que M. de Buffon lui avait lue à son passage ; enfin , qui lui écrivait ces paroles remarquables : » Si j'avais besoin » d'un ami ce serait lui ; d'un père , encore » lui ; d'une intelligence pour m'éclairer , » eh ! quel autre que lui ».

M. de Buffon me montra ensuite plusieurs lettres de l'Impératrice de Russie ,

écrites de sa propre main, pleines de génie, où cette grande femme le loue de la manière qui lui a été la plus sensible, puisqu'il est clair qu'elle a lu ses ouvrages, et qu'elle les a compris en savant. Elle lui mandait : » Newton avait fait un pas, vous » avez fait le second ». En effet, Newton a découvert la loi de l'attraction, Buffon a démontré celle de l'impulsion, qui, à l'aide de la précédente, semble expliquer toute la nature. Elle ajoutait : » Vous n'avez pas encore vidé votre sac au sujet » de l'homme », faisant allusion par-là au système de la génération, et Buffon s'applaudissait d'avoir été plus entendu par une Souveraine, que par une Académie. Il me montra aussi des questions très-épineuses que lui proposait l'Impératrice sur les époques de la nature ; il me confia les réponses qu'il y faisait. Dans cette haute correspondance de la puissance et du génie, mais où le génie exerçait la véritable puissance, je sentais mon âme attendrie, élevée ; la gloire paraissait se personnifier à mes yeux ; je m'imaginais

la toucher , la saisir , et cette admiration des Souverains , forcée de s'humilier ainsi eux-mêmes devant une grandeur réelle , touchait mon cœur , comme un hommage bien au-dessus de tous les honneurs qu'ils eussent pu décerner dans leur empire.

Je quittai peu de jours après ce bon et grand homme , emportant dans mon cœur un souvenir profond et immortel , de tout ce que j'avais vu , de tout ce que j'avais entendu. Je me récitais , en m'éloignant , ces deux beaux vers de l'OEdipe de Voltaire ;

L'amitié d'un grand homme est un bienfait
des Dieux ,

Je lisais mon devoir , et mon sort dans ses
yeux.

IL était dit que j'aurais encore une fois le bonheur de le voir. En quittant Semur , pour retourner à Paris , la poste me ramena par Montbar , contre mon attente. Je ne pus m'empêcher , quoiqu'il fut sept heures du matin , d'envoyer mon valet-de-chambre savoir des nouvelles de M. de Buffon. Il me fit dire qu'il voulait absolument me voir.

« Villon au Salut de l'Empire... »
Qui ?
Vous l'avez fini.

Lorsque je le revis , je me jettai dans ses bras , et ce bon vieillard me serra long-tems contre son sein , avec une tendresse paternelle. Il voulut déjeûner avec moi , remplit ma voiture de provisions , et me parla pendant trois heures avec plus de chaleur et d'activité que jamais. Il semblait m'ouvrir son âme , et m'y laisser pénétrer à loisir ; l'amour de l'étude ne fut point oublié dans cet entretien.

Je consultai M. de Buffon sur un projet d'ouvrage que j'ai formé sur la législation , qui occuperait , il est vrai , une grande partie de la vie , et peut-être la vie toute entière. Mais quel plus beau monument pourrait laisser un Magistrat ? Nous en raisonnâmes long-tems. Il s'agirait de faire une revue générale de tous les droits des hommes , et de toutes leurs lois ; de les comparer , de les juger , et d'élever ensuite un nouvel édifice. Il approuva mes vues , m'encouragea ; il augmenta mon plan , et en fixa la mesure. Il me persuada , comme c'était mon projet , de ne prendre que les sommités des choses , *capita rerum* ,
mais

mais de les bien développer , quoique sans longueur , de resserrer l'ouvrage en un volume in-4°. , ou deux tout au plus ; de le travailler sur quatre parties ; 1°. morale universelle , ce qu'elle doit être dans tous les tems et dans tous les lieux ; 2°. législation universelle , prendre l'esprit de toutes les lois qui existent dans l'univers. Comme je lui disais qu'il y aurait un bel ouvrage à faire sur la manière de rédiger une loi , en suivant toutes les circonstances possibles , où la raison humaine pourrait avoir à s'exercer ; il me dit que ce serait la troisième partie de mon ouvrage ; 3°. d'une réforme qu'il voudrait introduire dans les différentes lois du globe ; 4°. enfin , il m'ajouta qu'il y aurait une magnifique conclusion , qui serait déterminée par un grand chapitre sur la nécessité et sur l'abus des formes. Par ce moyen on embrasserait tous les objets possibles qui peuvent concerner la législation. Ce plan , quoiqu'immense dans le détail , m'a paru très-satisfaisant , et je me suis proposé de l'exécuter. Je sais tout ce

qu'il m'en coûtera; mais un grand plan et un grand but laissent du bonheur dans l'âme, chaque jour qu'on se met à l'œuvre. M. de Buffon ne me cacha point, et je le sentais bien, que j'aurais plus à travailler qu'un autre, ayant en outre à remplir les devoirs de ma charge, qui suffisaient pour absorber un homme; mais quelle supériorité une pareille étude constamment suivie ne me donnait-elle pas, même pour remplir ces mêmes devoirs? Il me conseilla donc de ne les point négliger; mais il m'avertit qu'avec de la patience et de la méthode, je m'apercevrais chaque jour du progrès et de la vigueur de mon intelligence. Il m'exhorta à faire comme lui, à prendre un secrétaire uniquement pour ce travail. En effet, M. de Buffon s'est toujours beaucoup fait aider; on lui fournissait des observations, des expériences, des mémoires, et il combinait tout cela avec la puissance de son génie. J'en ai trouvé une fois la preuve dans le peu de papiers qu'il avait laissé dans un carton. Je vis un mémoire sur l'aimant, auquel il travaille, en-

voyé par le comte de Lacépède , jeune homme plein d'ardeur et de connaissances.

Buffon a raison ; il y a mille choses qu'il faut laisser à des manœuvres , autrement on serait écrasé , et on n'arriverait jamais à son but. Il me dit que dans le tems de ses plus grands travaux , il avait une chambre remplie de cartons , qu'il a depuis brûlés. Il me fortifia dans la résolution de ne point consulter les livres , de tirer tout de moi-même , de ne les ouvrir que quand je ne pourrais plus aller plus loin que le point où je me trouvais. Encore , parmi les livres il me conseilla de ne lire que l'histoire naturelle , l'histoire et les voyages ; il avait bien raison. La plupart des hommes manquent de génie , parce qu'ils n'ont pas la force ni la patience de prendre les choses de haut ; ils partent de trop bas , et cependant tout doit se trouver dans les origines. Quand on connaît l'histoire naturelle de l'homme , et ensuite l'histoire naturelle d'un peuple , on doit trouver sans peine quelles sont ses mœurs , quelles sont ses

lois. On trouverait presque son histoire civile toute entière ; mais quand on connaît de plus son histoire civile , on doit encore plus aisément découvrir et juger ses lois en les combinant , soit avec sa constitution , soit avec les évènements.

» Je ne suis pas en peine de vous , me
 » disait M. de Buffon , pour la première par-
 » tie ; savoir , pour la morale universelle ,
 » vous vous en tirerez bien ; il suffit d'a-
 » voir une âme droite et un esprit péné-
 » trant et juste ; mais c'est lorsqu'il s'agira
 » de découvrir et classer cette multitude
 » innombrable d'institutions et de lois ;
 » voilà un grand effort , et digne de tout
 » le courage humain ». Je ne pus m'empê-
 » cher de lui faire une observation délicate :
 » et la religion , monsieur , comment nous
 » en tirerons-nous ; il me répondit : » il y
 » a moyen de tout dire ; vous remarquerez
 » que c'est un objet à part ; vous vous en-
 » velopperez dans tout le respect qu'on lui
 » doit à cause du peuple , il vaut mieux être
 » compris d'un petit nombre d'intelligens ,
 » et leur suffrage seul vous dédommage de

» n'être point compris par la multitude.
 » Quant à moi, je traiterais avec un égal
 » respect le christianisme et le mahomé-
 » tisme ». Ainsi s'écoulaient les heures
 dans ces entretiens de gloire et d'espérance :
 Je ne pouvais m'arracher du sein de ce nou-
 veau père, que la science et le génie m'a-
 vaient donnés. Il fallut enfin le quitter : ce
 ne fut pas sans être resté long-tems dans les
 plus étroits embrassemens, et sans une
 promesse réitérée de me nourrir beau-
 coup de ses ouvrages qui contiennent toute
 la philosophie naturelle, et de le cultiver
 en même-tems avec une assiduité filiale, le
 reste de sa vie. Voilà tout ce que je sais
 sur M. de Buffon, comme ces détails ne
 sont que pour moi, je m'y suis étendu
 avec complaisance, et avec une sorte de
 vénération.

M. de Buffon est mort, comme il paraissait le
 pressentir, trois ans après l'époque de ce voyage,
 le 7 avril 1788, et ses restes ont été transférés à Mont-
 bar. Il était né dans cette ville le 7 septembre 1707.
 M. Leclerc, son père, Conseiller au Parlement de

Dijon , destinait son fils au même état ; mais les sciences captivèrent de bonne heure son esprit , jamais il n'a eu d'autre ambition que de les cultiver exclusivement. C'est au collège de Dijon qu'il a fait ses premières études. Il avait environ 19 à 20 ans , lorsque le gouverneur d'un jeune Lord , qui demeurait alors à Dijon , lui proposa un voyage en Italie , et c'est de ce voyage qu'à daté son goût pour l'histoire naturelle. De retour en France , il se rendit à Angers pour y faire son académie ; là il eût au jeu un démêlé avec un Anglais , se battit , blessa son adversaire , fut obligé de quitter Angers , et vint à Paris , où il travailla à quelques traductions. Le commerce qu'il avait entretenu avec les Anglais , et la connaissance profonde qu'il avait de leurs ouvrages , lui inspirèrent le desir de faire un voyage en Angleterre ; il n'y resta que trois mois. Là se sont bornés les voyages de M. de Buffon , et les événemens les plus remarquables de sa jeunesse.

Ces détails sont tirés d'une lettre fort intéressante adressée quelques jours après sa mort au journal de Paris , par une personne qui s'annonce avoir vécu dans la société intime de Buffon , et nous avons cru d'autant plus à propos de les reproduire ici , que nous ne les avons ^{retrouvés} rencontrés nulle part. C'est aussi à l'auteur ignoré de cette lettre que nous devons plusieurs faits insérés dans quelques-unes des notes que nous avons ajoutées à ce morceau.

R É F L E X I O N S

S U R L A D É C L A M A T I O N .

LE talent le plus propre à faire briller les autres talens , est ce que les anciens nommaient Action , et ce que nous appelons Déclamation. On sait quel prix ils y attachaient. Démosthène , interrogé , quel était le premier mérite de l'orateur , répondit : l'Action. Le second ? l'Action. Le troisième ? l'Action. Il avait pris lui-même des leçons de Satiras , le plus célèbre acteur de son tems.

L'action consiste dans trois choses , la mémoire , la voix et le geste , qui tous trois se cultivent par l'exemple , la réflexion et la pratique.

Le personnage seul nous plaît et nous étonne ,

Tout le charme est détruit , si l'on voit la personne.

On peut dire qu'un homme qui parle en public , joue une personnage quelcon-

que. La principale attention de l'orateur doit donc être de ne laisser voir que son personnage. L'illusion est détruite , s'il ne cache pas avec soin qu'il répète ce qu'il a appris. Donc la mémoire est nécessairement la première partie de l'art oratoire.

Les discours se présentent même trop tard , si l'on ne se rappelle chaque phrase qu'au moment où l'on en a besoin. Il faut que la mémoire embrasse d'une seule vue, non-seulement tout ce que l'on doit dire dans le moment actuel , mais encore tout ce que l'on dira dans la suite.

La liaison des idées , dit très-bien Condillac , est le principe de la mémoire. Elle dépendra donc principalement de l'ordre et de l'analyse que l'on met dans ses idées. Le meilleur genre de mémoire et , le plus sûr , est celui qui consiste à faire de la mémoire avec du jugement. Je veux , par exemple , apprendre un discours ; j'en médite l'idée principale , les idées accessoires , leur nombre , leur ordre ,

leur liaison , le plan de chaque partie , les divisions , les sous-divisions de chaque objet. J'ose affirmer qu'il est impossible alors de se tromper. Si l'on oubliait le discours , on serait en état de le refaire sur-le-champ ; et combien d'ailleurs les phrases cadencées , un peu ornées , un peu brillantes , en un mot , tout ce qui flatte l'amour-propre de celui qui doit parler , ne se gravent-t-elles pas dans la mémoire avec une extrême facilité !

Le but principal de l'ordre , c'est de nous représenter les choses au moment où nous en avons besoin. Ainsi , classez tout , faites des extraits de tout ce que vous lirez , ayez de l'ordre dans tout , dans vos affaires , dans vos pensées , plus que ceux même qui ont la prétention d'en avoir le plus.

Il est sur-tout important de bien concevoir un tout un peu étendu , d'être en état de le saisir et de le bien méditer.

Un procédé très-utile et très-commode , auquel il faut s'accoutumer pour rendre son esprit prompt et se rappeler à-la-fois une multitude d'idées , c'est , quand vous pos-

sédez ces idées , de ne retenir de chacune que le mot qui porte , et dont le seul souvenir reproduit la phrase toute entière. Voltaire a dit quelque part : » Les mots » sont les couriers des pensées ». En appliquant ici cet adage dans un autre sens , je dirai qu'il faut habituer son cerveau à n'avoir besoin que des mots *têtes* dans toute l'étendue de la plus longue discussion.

Comme dans la composition il n'y a peut-être que le plan et les idées principales qui soient l'œuvre du génie , les idées intermédiaires naissant de leur propre fonds , de même , dans l'art de la mémoire , il n'y a à retenir que les liaisons particulières qui ne se devinent pas , et qui sont proprement l'œuvre de la mémoire. Trois opérations graveront dans votre esprit ce que vous exigez de lui qu'il retienne. D'abord , bien concevoir ; ensuite , raisonner chaque chose ; enfin , relire souvent son écrit. Cependant il arrive souvent de relire dix fois la même chose , et de sentir qu'elle n'entre point dans la tête , quoiqu'on entende tous les mots. Il semble qu'il en de-

vrait être autrement , puisque l'écriture donne un corps aux idées. Je crois en saisir la cause. C'est qu'on veut se remplir de l'écriture avant de se remplir de la chose même. Quand on compose , les idées naissent, l'écriture vient ensuite qui les réalise, et les idées se retiennent. Vous voyez que l'écriture n'est ici qu'en second : au lieu que, lorsqu'on apprend par cœur, l'écriture se présente d'abord, et pour peu que l'esprit sente l'intérêt s'affaiblir, il a beau être à l'écriture, il n'est plus à la chose. Le travail de la mémoire est donc précisément le même que celui de la composition.

Apprendre *par cœur* ; ce mot me plaît. Il n'y a guère en effet que le *cœur* qui retienne bien , et qui retienne vite.

La moindre chose qui vous frappe dans dans un endroit vous le fait retenir. L'art serait donc de se frapper le plus qu'il serait possible.

Les anciens et les modernes ont imaginé divers moyens pour aider la mémoire (1).

(1) Voyez Marafiotus , Kircher , Cressollius , le P. Buffier dans la *Clef des Sciences*.

Cette ressource n'est pas non plus à dédaigner , ainsi que les grands exemples de mémoire. On ne saurait croire jusqu'à quel point ils donnent de l'émulation.

Se commander de savoir une chose dans un tel tems donné , dans un quart d'heure , une demi-heure , un jour , deux jours , car l'esprit est naturellement paresseux ; et lorsqu'il n'est point pressé par quelque motif , il se laisse aller au premier objet qui vient s'emparer de lui.

J'ai vu un homme , assez sot d'ailleurs , qui faisait imprimer ses brouillons , afin d'y mieux voir pour les corriger : je sens que cette méthode me conviendrait , non-seulement pour composer , mais même pour apprendre ; car je n'ai point de peine à retenir l'imprimé. Peut-être , dans les occasions importantes , ferais-je bien d'employer cette ressource.

Ecrire : la mémoire se rappelle mieux ce qu'elle a vu par écrit. S'en faire comme un tableau dans lequel on lise en quelque sorte au moment où on parle.

J'ai observé que la mémoire , du moins

pour moi , tenait sur-tout à la place où j'avais vu une chose. Avais-je un souvenir confus de je ne sais quoi ? peu-à-peu je reportais mon esprit à la place , et la place me rendait l'idée que j'y avais *vue*. Si l'on voulait bien s'observer soi-même , on trouverait mille secours infailibles pour se faciliter le travail, le cœur , l'esprit , la mémoire sont encore un champ d'observations tout neuf. Tout est neuf , parce que rien n'est net.

La mémoire s'aide aussi par les chiffres ; ainsi comptez le nombre de choses que vous avez à apprendre ; dans un discours par exemple.

J'ai éprouvé aussi qu'il m'était très-utile de parler pour me disposer à retenir ; j'ai essayé souvent de parler en public pendant une heure et quelquefois deux , sans aucune espèce de préparation. Je sortais de cet exercice avec une aptitude singulière , et il me semblait dans ces momens , que si j'avais eu à dire un discours , que je n'aurais même fait que lire , je m'en serais tiré avec un grand avantage.

Il y a encore une manière que Leibnitz

recommande ; apprendre une phrase et la répéter , puis répéter la première et la seconde , puis la première , la seconde et la troisième , etc. et ainsi de suite. Il faut s'éprouver ; si cela vous est commode , à la bonne heure.

J'ai imaginé pour moi une mémoire artificielle ; c'est une manière de mettre sa mémoire dans les différens plis de ses mains. Je m'en suis souvent servi avec succès ; mais j'ai besoin d'y réfléchir encore , et je développerai cette idée quelque jour.

Lekain , pour apprendre un rôle , le lisait deux fois le matin , deux fois le soir ; il le lisait ainsi pendant long-tems , et ensuite il apprenait les vers.

J'ai ouï dire à Larive qu'il avait étudié long-tems ses rôles , *couplet par couplet* . Cette manière le fatiguait beaucoup ; il en a imaginé une autre dont il se trouve mieux ; c'est de lire dix fois , vingt fois , un rôle tout entier , sans même l'apprendre ; il suffit de le comprendre. Cette méthode est la même que celle dont j'ai parlé , l'analyse ; saisir l'ensemble ; elle fortifie la tête.

Gerbier

Gerbier se plaignait à moi de sa mémoire. Comment faites-vous donc , lui disais-je , vous qui parlez des heures entières ? Il me répondit : je passe cinq à six jours auparavant à me dire et à me répéter : tu diras cela , tu diras cela , etc. Il ajoutait : savez-vous pourquoi l'on m'accorde quelque réputation ? je ne la dois peut-être qu'au très-petit nombre de mes connaissances. Comme je ne sais presque rien , je ne suis jamais tenté de sortir de mon sujet. La nature a tout fait pour ce malheureux homme , et il n'a rien fait pour elle : il le sent bien , il s'en repent : mais qui ne voudrait posséder , au même prix , une âme aussi expansive , aussi sensible , aussi prompte à recevoir et à communiquer toutes les émotions ? Il est le même dans la conversation qu'au barreau ; il raconte à merveille ; son organe et ses gestes peignent tout ce qu'il dit. Je l'ai vu se mettre devant un buste , et lui plaider sa cause , comme devant un auditoire.

Bonnières m'a dit qu'il avait travaillé les deux premières années , comme un forçat ,

L

pour apprendre ses causes et se les mettre dans la tête. Il n'osait parler d'abondance, et cependant ne voulait pas lire. Il se promenait dans sa chambre pendant des journées entières ; il répétait vingt fois la même chose ; il plaidait vingt fois la même cause tout seul : ensuite il a pris plus d'audace, il s'est livré à lui-même, et il est parvenu à cette extrême facilité, dans laquelle il sera difficile de le surpasser comme écrivain.

Jefferson, un des libérateurs de l'Amérique, me disait qu'il n'avait jamais pu retenir les choses qu'en masse.

Devenez supérieur à votre mémoire, me disait Larive. L'acteur qui joue un rôle n'est pas digne de jouer la tragédie, s'il néglige un seul vers.

L'artifice de la mémoire, c'est l'exercice.

J'ai été pendant quelque tems prendre des leçons de M^{lle}. Clairon. Avez-vous de la voix ! me dit-elle, la première fois que je la vis. Un peu surpris de la question, et d'ailleurs, ne sachant trop que dire, je répondis : » j'en ai comme tout le monde, mademoiselle. — Eh bien ? il faut vous en faire une. »

Voici quelques-uns de ses principes :

» Il y a une éloquence des sons. S'étudier sur-tout à donner de la rondeur à sa voix : pour qu'il y ait de la rondeur dans les sons, il faut qu'on les sente réfléchir contre le palais. Sur-tout aller doucement, simple ! simple ! La variété des intonations fait le charme de la diction. — Quand un mot est fort par lui-même, comme *honneur*, *sacré*, il est inutile de le renforcer ; il suffit de le bien prononcer. — Soutenir les sens non terminés, ceux qui suspendent.

Changer de ton à chaque changement de sens. Ne jamais commencer la phrase suivante sur le même ton sur lequel on a fini la phrase précédente. — Avoir soin de donner aux mots leur juste valeur, leur véritable étendue ; mérite plus rare qu'on ne pense. — Chaque chose a son accent qui lui est propre. — Beaucoup ménager la voix et ses mouvemens ; c'est principalement par l'économie que l'on fait briller sa dépense. — Quelquefois, pour n'être pas embarrassé du dernier mot d'une phrase, appuyer sur le mot qui précède.

Une phrase bien commencée, finit presque toujours bien. — Par-dessus tout, se bien pénétrer de ce qu'on veut rendre. Que voulez-vous être? orateur; soyez-le par-tout, dans votre chambre, dans la rue. Rien n'est plus fort que l'habitude; elle vient à bout de tout. — Chercher dans la phrase le mot qui porte, ou qui vient à l'appui de la phrase précédente. — En général, on doit, s'il est permis de parler ainsi, *teindre* les mots du sentiment qu'ils font naître. Par exemple, il y a dans Massillon : » Cet enfant auguste vient de naître pour la perte, comme pour le salut de plusieurs ». Elle voulait qu'on dit : » Cet enfant auguste vient de naître — pour la perte — comme pour le salut — de plusieurs ». En parlant de la perte, marquez sur votre visage de la douleur de voir des hommes condamnés. En parlant du salut, marquez de la joie ».

M. Thomas m'a raconté les traits suivants :

M^{lle}. Clairon criait beaucoup les dix premières années qu'elle était au théâtre ; elle

s'aperçut qu'il devait exister une autre manière plus naturelle, que les grands éclats produisent moins d'effets que les accens sentis et pénétrés ; mais comment faire ? on était accoutumé à son jeu ; cette disparate aurait choqué , on l'aurait comparée avec elle - même , et son nouveau projet aurait eu le désavantage. Elle prend le parti de se retirer pendant quelque tems , elle va à Bordeaux et s'y essaie avec un succès prodigieux ; et lorsqu'elle revint à Paris , elle y excita le plus vif enthousiasme. — Un jour elle s'assit dans un fauteuil , et sans proférer une seule parole , sans faire un seul geste , elle peignit avec le visage seul, toutes les passions , la haine , la colère , l'indignation , l'indifférence , la tristesse , la douleur , l'amour , l'humanité , la nature , la gaieté , la joie , etc. Elle peignit non-seulement les passions en elles - mêmes , mais encore toutes les nuances et toutes les différences qui les caractérisent. Par exemple , dans la crainte , elle exprima la frayeur , la peur , l'émotion , le saisissement , l'inquiétude ,

la terreur , etc. ; sur ce qu'on lui en témoignait de l'admiration , elle répondit qu'elle avait fait une étude particulière de l'anatomie , qu'elle savait quels muscles elle devait faire agir , et qu'ensuite , la grande habitude l'avait mise en état de faire , pour ainsi dire , agir tous ces fils.

» Formez votre voix , me répétait mademoiselle Clairon , le reste là.... m'ajouta-t-elle , en portant la main sur mon front ».

J'éprouve qu'il faut avoir dans la tête , et dans la mémoire , habituellement les voix qui nous plaisent le plus , et qui sont les plus analogues à notre manière. Je ferais bien de penser souvent à la voix de Larive , à celle de Brizard , de Gerbier , de mademoiselle Clairon.

Je préférerais de me rappeler le plus souvent possible la voix de mademoiselle Clairon , et de me rapprocher de son genre , parce que c'est celui où je trouve le plus de facilité pour moi. Elle prend sa voix dans le milieu , tantôt doucement , tantôt avec force , et toujours de manière à la diriger à son gré. Sur-tout elle la modère

souvent, ce qui fait beaucoup briller le moindre éclat qu'elle vient à lui donner. Elle va très-lentement ; ce qui contribue en même tems à fournir à l'esprit les idées, la grace, la pureté et la noblesse du style. Je prétends qu'il y a dans le discours, comme dans la musique, une sorte de mesure des tons, qui aide à l'esprit, du moins au mien. J'ai éprouvé que d'aller vite offusque, et empêche l'exercice de mes idées. J'ai remarqué qu'il en était ainsi du plus grand nombre de ceux qui parlent sur-le-champ ; et au fond, Gerbier, le meilleur des orateurs que j'ai entendus, parle avec cette sorte de lenteur. Quand il débite, il a l'air de méditer avant chaque phrase, et de ne la donner que comme un résultat nécessaire ; différent en cela de tous les autres, qui semblent lâcher des mots à tort et à travers.

Il a cette mesure que je conçois, et que je ne puis noter ; ne croyez pas que ce soit là une véritable lenteur ; on la déguise tantôt par la force, tantôt par la chaleur qu'on donne à certains mots, à certaines

phrases. Il en résulte une variété qui plaît, mais le fonds est toujours grave et posé.

Linguet me disait qu'il ne pouvait composer que pendant les deux nuits qui précédaient le jour où il devait parler; que cette fermentation remuait ses idées, et même qu'en l'échauffant ainsi, sa voix y gagnait. Il est sûr qu'il n'y a pas de mal, quand on doit parler, de s'échauffer un peu la gorge avec du sucre. Linguet n'a pas le débit le plus naturel; mais il est plein de grace; il appuie sur certains mots avec affectation peut-être, mais c'est une affectation qui plaît. Il trouve l'art de tout faire ressortir.

Savez-vous pourquoi il est essentiel de prendre sa voix dans le milieu, en un mot de *parler* sa voix? c'est qu'on ne prononce jamais bien, on n'articule jamais avec la rondeur et l'étendue convenable, on n'est jamais maître de soi ni de ses intonations, que quand on a de la force: or, on n'a de force que lorsqu'on n'est point gêné. Si vous êtes gêné, vous enflez votre voix, vous la forcez; dès-lors plus de variété, plus d'intonation,

d'intonation , plus de vérité , tout disparaît. C'est encore par cette raison qu'il ne faut point chercher à imiter la voix d'autrui , à moins qu'elle ne se rapproche du genre de la nôtre.

La voix basse fait le plus d'effet et de plaisir , mais sans perdre les sons hauts qui sont les plus pathétiques.

La clef de la voix , dans l'échelle musicale , répond à la clef du caractère dans l'échelle morale.

L'ame de la voix est dans les sons prolongés et soutenus.

Mademoiselle Clairon dit certains mots avec une force incroyable. — Il faut , disait-elle , établir la prononciation sur une base ferme et fortement appuyée , enfler la voix sur certains mots pour les faire valoir , ne pas élever , mais appuyer la voix.

Ce n'est qu'en parlant , et non en lisant , que l'on peut rendre vraiment sensible ce qu'on dit. Quelques gens habiles pensent cependant qu'il faut lire , et c'est l'usage des avocats du parlement de Bordeaux ; autrement on *patauge* ; les idées se relâchent,

s'affaiblissent et s'éteignent bientôt. C'est ce qui arrive à M. de Saint-Fargeau ; delà le mot favori de la plupart des avocats qui aiment tant à *causer d'affaires*. Pour concilier la nécessité d'un style plein et serré avec l'autre , je pense qu'il faut *apprendre par cœur*. Il est vrai qu'il en coûte ; mais la gloire est au bout , et c'est la manière de surpasser , et ceux qui parlent et ceux qui écrivent.

Il peut y avoir mille manières d'exprimer une chose ; mais il n'y en a qu'une seule de vraiment naturelle ; c'est celle-là qu'on doit chercher. Au reste , il y a la manière naturelle en général , et la manière naturelle en particulier , à celui qui parle : le talent de la déclamation résulte peut-être de cette double combinaison.

Avant de parler , j'aime à me recueillir profondément , à prendre des résolutions avec moi-même , à me dire , suivant le conseil de Larive : j'irai doucement dans tel endroit , plus fort dans tel autre. Dans cette partie de mon discours , je serai attentif , méthodique , discuteur ; dans cet autre ,

pressant , éclatant ; ailleurs , touchant , etc. ; et en général , dans tout le discours , je me posséderai . Je ménagerai , sans affectation , tel geste , telle pause dans tel moment . J'économiserai ma voix , je ne la prodiguerai pas en commençant , afin qu'elle ait la liberté de s'élever , et qu'il paraisse m'en rester beaucoup en finissant . Je prendrai dans le bas , en général , pour éviter les cris et me trouver riche en inflexions ; car c'est cette variété qui fait la vérité et la beauté du débit .

Il faut toujours avoir l'air de créer ce qu'on dit . Il faut commander ses paroles . L'idée qu'on parle à des inférieurs en puissance , en crédit , et sur-tout *en esprit* , donne de la liberté , de l'assurance , de la grace même . J'ai vu une fois d'Alembert à une conversation chez lui , ou plutôt dans une espèce de taudis , car sa chambre ne méritait pas d'autre nom . Il était entouré de cordons bleus , de ministres , d'ambassadeurs , etc . Quel mépris il avait pour tout ce monde-là ! Je fus frappé du

sentiment que la supériorité de l'esprit produit dans l'ame (1).

(1) On nous permettra de rapporter ici une anecdote qui n'est pas étrangère au sujet , et que nous croyons très-peu connue. Le célèbre d'Alembert avait dans sa jeunesse le talent d'imiter à un degré de perfection qu'on aura peine à croire. Un jour qu'il dînait chez le marquis de Lomellini , envoyé de Gênes , ce ministre , instruit du talent de son convive , avait invité mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dumesnil. D'Alembert imita successivement , et avec une vérité frappante , le ton , la voix , les gestes de Sarrazin , de Quinaut-Dufresne , de Poisson , etc. Et comme ils étaient absens , il fit sortir les plus petits défauts qui se trouvaient dans leur débit. Mademoiselle Gaussin desira se voir imiter. D'Alembert s'en défendit quelque-tems , par la raison qu'elle était trop accomplie ; enfin il céda. L'illusion fut complète , mais très-flatteuse pour mademoiselle Gaussin : car plus l'imitation était parfaite , plus elle eut de quoi être contente d'elle-même. On sent bien que mademoiselle Dumesnil voulut avoir son tour. Elle prit une attitude imposante , mais qui n'en imposa point à l'imitateur. Il commence , on est attentif ; à peine avait-il dit sept à huit vers , que mademoiselle Dumesnil s'élance de son siège , en criant : » Ah ! voilà mon bras gauche , » mon maudit bras gauche ! Il y a dix ans que je travaille à en corriger la roideur , et je n'ai pu encore

Il n'y a point de sensibilité sans détail , de mémoire sans activité , de beau langage sans assurance , et même sans quelque audace , de grace sans liberté.

Ce qu'il y avait d'étonnant dans Lekain , c'était l'accord parfait de ses mouvemens , de son corps , de ses gestes , de toute sa personne , de son visage et de sa voix. » Quelquefois j'arrivais trop tard , me disait M. Thomas , et je me trouvais sous le théâtre. Alors ne voyant point Lekain , mille choses me paraissaient dites d'une manière fausse. Mais quand je parvenais à l'orchestre , et que je voyais cet acteur , l'accord admirable et complet de son être remettait au ton de la nature les accens même qui paraissaient le plus en sortir ».

» y parvenir. Oh ! monsieur , je vois bien que » rien ne vous échappe. Je vous promets de faire » de nouveaux efforts pour en venir à bout. Mais aussi » vous ne pouvez me refuser de me donner vos » conseils. Vous avez trop de tact pour n'être pas » un excellent maître de déclamation ». Nous tenons cette anecdote d'un ami de d'Alembert.

Magas. Encyclopéd.

Ceci me rappelle un trait du même genre. La déclamation de Gerbier, le mouvement de ses yeux et de son visage, produisent un tel effet magique, que dernièrement, après l'avoir entendu, je fis une observation assez curieuse. A tous ceux qui l'avaient vu en face, il avait paru beau, admirable, et presque le même que dans les jours de sa gloire. Tous ceux qui s'étaient trouvés derrière lui l'avaient trouvé vieilli et tombé.

Je reviens à Lekain. Les rôles où cet acteur excellait, ajoutait M. Thomas, étaient les rôles passionnés; Orosmane, Vendôme, Tancrède, Gengiskan, Venceslas, Varvick, etc. Il n'avait pas ce qu'on appelle beaucoup d'esprit, mais nul homme ne reçut de la nature une sensibilité plus profonde, plus variée. La sensibilité des acteurs est souvent en dehors, parce qu'ils n'en ont point une réelle. Celle de Lekain était toute en dedans. Elle ressemblait à ces monumens antiques, qui ne s'élèvent qu'à peine au-dessus du sol, et dont les colonnes, couvertes par la terre, laissent deviner toute leur hauteur à l'imagina-

tion du voyageur. On ajoutë même machinalement à tout ce qu'on ne voit pas, et qu'on ne fait que pressentir. Lekain, dans ces momens, produisait des effets terribles par des sons brisés en éclats, qui partaient de l'ame et semblaient y rester; dans d'autres momens c'était un lion rugissant, un lion qui avait brisé sa chaîne. A lui seul il remplissait tout le théâtre. Il étudiait profondément ses rôles. Il y a tel rôle qu'il a travaillé pendant dix ans. Il étudiait scrupuleusement son geste, comme étant le véhicule de la vérité de sa diction.

On le félicitait de ce qu'au théâtre il paraissait avoir plus de six pieds. Il répondit : ce n'est point par notre corps que nous sommes grands, c'est par notre âme.

Il avait coutume, une heure avant de jouer, de se promener seul sur le théâtre, de l'arpenter, de se remplir des fantômes de la tragédie. Nous devrions transporter cette méthode dans nos études. On ne se pénètre pas assez de l'objet qu'on veut rendre. Il faut le personnifier, se placer auprès de lui, le voir. C'est ainsi que M. G.... m'a

dit qu'il était parvenu , en peu d'heures , à composer le beau portrait de St. Bernard.

Point de beau débit sans la richesse des intonations. Il y a des comédiens , et beaucoup même de ceux qui passent pour les meilleurs , qui ne parlent que sur trois ou quatre tons.

J'ai éprouvé que rien ne me donnait la possession de mes idées , comme de faire long-tems une même chose , ou de m'y préparer par des travaux analogues , mais plus difficiles. Par exemple , pour m'exercer à la déclamation , j'ai déclamé à outrance , pendant une heure entière , les fureurs d'Oreste , les rôles de Thoas et de Mahomet. Je m'étais éraillé tout le gosier. Le soir je déclamais tout avec une force , une facilité extrême , et beaucoup de vérité. Pour quoi que ce soit , il faut se monter. Le talent commence par les efforts violens dont il se compose , ensuite il se rasseoit , s'épure et approche de la perfection.

Très-peu de gestes pour un orateur du ministère public , me disait mademoiselle

Clairon ,

Clairon , votre genre est la noblesse et la dignité au suprême degré. Très-peu de gestes , mais les placer à propos , et observer les oppositions qui font ressortir les changemens de gestes.

Il importe d'être ferme sur les pieds , qui sont comme la base du corps , et de laquelle part toute l'assurance du geste. On ne peut trop s'exercer dans sa chambre à marcher ferme et bien sous soi , les jambes sur les pieds , les cuisses sur les jambes , le corps sur les cuisses , les reins droits , les épaules basses ; le col droit , la tête bien placée. C'est ce qu'enseigne la danse noble et figurée.

Voulez-vous faire paraître vos yeux dans toute leur grandeur ? baissez la tête , baissez-la jusqu'à-ce qu'elle vous pèse. On sent en effet qu'en haussant la tête , les yeux se raccourcissent. Voulez-vous exprimer l'attention ? tournez-la légèrement ; par-là vos yeux tournent et s'arrêtent. Autrement , écouter en face , annoncerait plutôt de la stupidité que de l'attention. Voulez-vous peindre l'étonnement ? laissez tomber le bas

du visage ; la frayeur ? agitez les lèvres.

J'ai remarqué qu'en général les gestes devenaient plus faciles , lorsque le corps était incliné. Quand il est droit , si les bras sont longs , on risque de manquer de grace. Les gestes à mi - corps sont infiniment nobles et pleins de graces.

Plus on pourra raccourcir le bras par l'opposition du corps , et moins , peut-être , le geste coûtera.

Madame Larive m'a dit que son mari s'occupait sur-tout à contracter l'opposition du corps et du bras , ce qui donne en effet au geste beaucoup de grace.

La noblesse vient de la position des épaules , de la longueur du col , et de son mouvement sur son pivot. Elle est beaucoup dans le mouvement *tonique*.

N'agitez point le poignet , même dans les plus grands mouvemens. Je me suis apperçu que les saccades du poignet détruisaient la noblesse et la grace.

Mademoiselle Clairon , en parlant , tient son poignet un peu hors du bras. J'ai entendu critiquer cette position ; mais elle me plaît assez.

Observez les mains de Brizard pour la manière dont elles remuent au bout du poignet.

Molé a beaucoup de petits gestes , et sûrement il en a trop. Mais quelle aisance ! quelle liberté ! quelle grace ! — L'aisance dans tout. — Joindre la grace à la force.

Avant d'exprimer un sentiment , faites-en le geste. C'est presque toujours la meilleure méthode. — Deux mois après avoir eu cette pensée , j'ai été tout fier de trouver à Bordeaux , dans les manuscrits de Montesquieu , que c'était ainsi que le célèbre Baron en usait souvent.

UNE OBSERVATION essentielle est celle-ci. Le geste est le mouvement du bras , et non pas le mouvement de la main. Voilà d'où vient le principal défaut de St. Prix , acteur des Français ; je le lui ai dit , et il en est convenu. Ce principe est bien simple ! eh bien ! c'est le plus fécond , du moins pour moi ; c'est celui qui m'a le plus facilité les gestes , que j'avais jusques-là d'un roide , d'un sec , d'un sautillant épouvan-

tables. Ainsi la plupart du tems , chez Larive , même dans les mouvemens les plus véhémens , la main ne paraît être qu'au bout du bras , mais le poignet n'agit point.

SECONDE OBSERVATION. Les meilleurs acteurs disent souvent plusieurs phrases de suite , sans faire aucun changement de geste. Ils ont raison. Il en faut éviter la multiplicité : car alors , plus vous voulez marquer de choses , et plus vous en effacez en voulant également les marquer toutes.

Il y a souvent une grande expression à n'en pas mettre. Dans les pauses , on ne paraît jamais plus pathétique. La tête et ses mouvemens peuvent produire de très-grands effets sans le secours du bras.

Plus on peut diminuer le nombre des gestes , plus ils sont simples et plus ils feront d'effet. Chaque sentiment doit avoir son geste caractéristique. Je ne crois pas cependant que le nombre des gestes principaux soit très-étendu. J'ai observé que les meilleurs acteurs n'avaient qu'une certaine quantité de mouvemens assez bornée , et

qui reviennent sans cesse. Est-ce leur faute , ou celle de leur art ?

Le geste multiplié en petit est maigre. Le geste large et simple est celui d'un sentiment vrai. C'est sur ce geste que vous pourrez faire passer un grand mouvement.

Je voudrais essayer , dans toutes choses nobles et simples , et qui ne comportent point de chaleur , de ne me permettre qu'un demi-geste , lent , et même rare. Lorsqu'ensuite il faudrait dire quelque morceau vivement , comme le moindre geste , si peu animé qu'il fût , paraîtrait vif ! — Les oppositions. — L'économie.

TROISIÈME OBSERVATION. Ce qui rend souvent le geste pénible et gauche , c'est qu'on ne laisse pas tomber son bras à propos , ou qu'on le laisse tomber à tout propos. En cela consiste le lâche et le traînant du geste. Le moins que vous pourrez laisser tomber votre bras , ce sera le mieux. J'ai vu Larive et les bons acteurs varier tellement le mouvement de leurs bras pendant plusieurs vers , et même des

tirades entières , que ce bras ne tombait que très-rarement , et tout à la fin. — Qu'il tombe mollement et sans saccade.

On n'applaudit jamais en fait de geste que ce qui paraît original. Sans cela le geste serait irréprochable , mais ne serait que de la fabrique et de la routine.

L'âme du bras est dans le coude. — C'est dans le coude que le mouvement commence nécessairement. — Quand vous voudrez hausser le bras , haussez le coude ; qu'il soit en général de niveau avec la main. Ouvrez aussi les bras. Ces gestes ouverts et à côté du corps valent mieux que ceux qu'on fait devant soi. — En élevant le coude , vous arrondissez le bras. — Baissez aussi la tête , pour avoir l'air d'élever le bras. Le geste est dans la combinaison de la tête et du bras. — Levez le bras tout d'une pièce , c'est-à-dire , le bras et la main ensemble.

Que le geste remonte toujours , ainsi que la perspective de la terre. Faites souvent le geste avant de parler. Qu'il en reste souvent une fin qui puisse monter encore quand vous aurez parlé.

Dans certains momens , ouvrir les yeux les plus grands possibles ; — il est bon aussi de descendre les yeux avant de reprendre le geste , cela opère dans le geste une suspension.

On peut soumettre à des règles le mouvement des yeux ; celui de la tête celui du corps , celui des bras , celui des mains.

Changez avec soin la tête de place , et pour cela changez les pieds. Mettez quelquefois la tête dans les épaules. Changez la position du corps , vous changez la tête.

Les doigts ouverts et écartés annoncent l'étonnement , l'admiration , la surprise ; y joindre aussi l'élévation de la poitrine qui se dilate pour recevoir l'idée qui la frappe.

J'ai recueilli ces observations au théâtre. Je ne sache pas si elles soient écrites nulle part.

SUR LA CONVERSATION.

J'AI rencontré dans le monde plusieurs hommes célèbres. Chacun avait une tournure d'esprit différente , et cette différence se faisait sentir dans leur conversation. Je les ai beaucoup observés , car je suis entré jeune dans la société , et j'ai long-tems fait le rôle d'écouteur. Aujourd'hui que je me rends compte de ces observations , il m'a semblé que l'on aurait un prodigieux avantage , soit comme homme du monde , soit comme orateur , si l'on était venu à bout de réunir :

Le ton , tantôt éloquent et fort , tantôt fin et délié , toujours retenu de M. Thomas.

L'air inspiré , l'expression enthousiaste et poétique de l'abbé Arnaud.

La tournure piquante , élégante , académique de l'abbé Delille.

La voix forte et mâle , le port noble , colère , le geste majestueux , la beauté , la franchise fière et bonne de Larive.

L'affabilité

L'affabilité gaie et chevaleresque du comte de Mer...

Les pincées mordicantes de l'esprit de Champfort.

La liberté , l'aisance , la grace théâtrale et sociale de Molé.

Le ton noble et poli , l'esprit de justice de M. Ducis.

La répartie piquante et soudaine de madame de Mongl.....

L'attitude et la voix politique , soutenue , royale de mademoiselle Clairon.

L'accent bas , calme , profond , gascon et léger , le ton de découverte , l'œil roulant ou fixe , la manière de lever la tête , de plier le front , de M. Garat.

La conversation analogique , métaphysique et haute , l'existence rustique , désabusée , maritime , patiente , provoquante , à projets ; l'égoïsme littéraire de M. de la S....

La parole diviseuse , précise , vouée à de grands objets , soit politiques , soit gracieux , de M. Cérutti.

L'air d'un homme à part, isolé, le ton bonhomme qui conte des histoires et sème les vérités, de M. de Buffon.

Les manières sensibles, naturelles et simples, de Gerbier.

Le silence du célèbre Franklin.

L'audace verbeuse et brillantée de l'abbé Fauchet.

La facilité intrépide, la voix haute de Bonnières.

Le coup de gueule dur et ferme de Martin.

Le débit concentré, riche d'inflexions, les éclats soudains et perçans du fameux Lekain.

Les poumons infatigables et vastes, l'air simple et convaincu, du P. Beauregard.

La candeur jeune, intéressante de la déclamation de Saint-Phal.

Les beaux gestes, les mains, l'accent paternel, l'éclat vigoureux et entraînant dans le débit de Brizard.

Les harangues longues et soudaines, la

présence d'esprit , la voix forte de d'Epresmesnil.

La manière de conter de d'Alembert.

La parole vive et expansive de Lavater.

L'entretien continu et bien français de Marmontel.

Le feu d'artifice , les étincelles piquantes de Barthe.

La tournure simple , mais supérieure et entièrement exempte de ce qu'on appelle misères , l'esprit sérieux , étendu , calculateur , géomètre , instruit dans tout les genres ; l'habitude constante et l'amour des détails , la facilité d'y apporter une philosophie saine , des vues politiques et administratives , une connaissance du cœur humain , un peu de malignité même dans les récits de M. de Condorcet.

Le génie d'analyse , le scepticisme et l'intelligence chercheuse de M. de la Grange.

Il est un autre homme dont la conversation fait souvent mon bonheur. Elevée , soutenue , en général calme et coulante , presque toujours heureuse , piquante , et même gaie quelquefois , remplie de ces

tournures qui n'appartiennent qu'à l'excellent style , de ces sensations déliées qui n'appartiennent qu'à un esprit fin et étendu , enfin brillante et pure , et par-dessus tout claire comme un rayon du soleil , cette conversation ressemble à une belle lumière qui ne demande qu'à être approchée de beaucoup d'objets , et qui répand un jour enchanteur sur la vie.

Rousseau avouait souvent les obligations qu'il avait à Diderot , celui de tous les hommes qui , par la parole , influait le plus puissamment sur ceux qui l'écoutaient , celui dont on a dit que la conversation valait mieux qu'un livre , parce qu'elle instruisait et persuadait , ce que les livres ne font pas toujours.

Rousseau brillait peu lui-même dans la conversation , comme Lafontaine et Corneille , et son entretien ne laissait pas même soupçonner ce style énergique , impétueux , ou touchant qui caractérise ses écrits. Mais au défaut de la parole , son regard était toujours éloquent , et l'on sentait bien , en le voyant , que ce regard

n'était pas celui d'un homme ordinaire.

Dans la conversation même , Rousseau ne se négligeait jamais. Il *ponctuait* singulièrement bien toutes ses paroles , à moins qu'un sentiment ne l'agitât , et ne le fit sortir de lui-même.

Rousseau parlait quelquefois avec chaleur. Ce n'était pas de la chaleur d'éclat , c'était une chaleur concentrée , qui agitait ses membres.

Lorsque Diderot n'avait à dire que des choses ordinaires , ou de peu d'effet , il prenait un ton doux et clair.

É L O G E

D'ATHANASE AUGER ,

Lu à la Séance publique de la Société
des Neuf-Sœurs , le 25 Mars 1792.

Hoc memoriæ amici

Quasi debitum munus exsolvit.

CAII PLINII Ep. L. III.

M E S S I E U R S ,

LA douleur publique et les regrets de l'amitié m'ont amené au milieu de vous lorsque j'ai appris que vous prépariez un hommage fraternel à la mémoire d'Athanase Auger. Homme simple et utile ! Vertueux écrivain ! les devoirs assidus que la patrie m'impose , me privèrent d'accompagner ton cercueil , et l'un de tes amis les plus fidèles a paru négliger ta cendre , et ressembler à

ces savans d'une Académie vieillissante et désœuvrée, dont pas un seul n'a daigné se glorifier, à tes funérailles, de l'honneur d'avoir été ton collègue. Je viens venger cette outrageante injustice. On verra comment l'abbé Auger a payé sa dette envers la patrie, et l'on jugera si dans la génération actuelle des littérateurs, il en est beaucoup qui puissent lui être opposés, pour le nombre et la réalité des services.

Dans un tems où l'Université a laissé périr la belle langue des Grecs, cette clef des sciences, ce dépôt de tous les formes sous lesquelles on pouvait le plus se passionner pour la nature, les arts et la liberté, l'abbé Auger se dévoua tout entier à la connaissance approfondie de cet Athénien fameux qui força la nature à lui rendre l'organe de la parole, et fut ensuite le plus éloquent de tous les mortels : génie sublime dans la discussion des intérêts politiques ; génie puissant qui protégeait, par la seule force de ses raisonnemens, une patrie et des Républiques qu'un roi voulait asservir. L'instinct de l'abbé Auger (je risquerai cette

expression en faveur du plus simple des hommes) fut une passion constante pour l'art oratoire ; passion qui ne devait guère lui permettre , dans le gouvernement où nous vivions , d'autre société que celle des anciens. Au fond d'une province , dans l'obscurité d'un collège , il me semble l'entendre se dire à lui-même : Démosthène a vécu pour l'éloquence ; je vivrai dans Démosthène ; je m'attacherai à tous ses détails ; je m'efforcerai de reproduire cette parole intrépide , accusatrice , victorieuse ; et que manquera-t-il à mon bonheur , si , après m'être rempli de ces ravissantes émotions , je puis les répandre autour de moi , et communiquer à quelques âmes l'enthousiasme du plus beau des arts , et le besoin de s'y livrer !

Aujourd'hui , messieurs , que la révolution , en développant nos idées politiques , nous a donné , pour apprécier les ouvrages de quelques anciens , et pour jouir de tout leur génie , une mesure qui nous manquait , ne séparons plus les noms de Démosthène et d'Auger. C'est Auger qui a fait connaître

aux

aux Français Démosthène. Si l'on se rappelle en effet les moins inconnus de ceux qui firent semblant parmi nous d'en traduire quelques harangues , combien l'on sera surpris de ce qu'ils sont tous si étrangement au-dessous du modèle , et de ce qu'ils rendent suspecte , en quelque sorte , la fidélité de la langue française , celle de toutes cependant dont les analogies se prêtent le plus heureusement à recevoir dans ses moules les formes Helléniques. Quelle médiocrité ! quelle sécheresse ! quelle effrayante multitude de crimes oratoires ! Turreil , qui n'échappe à aucun contresens , eut , comme on sait , la stupidité de vouloir donner de l'esprit à Démosthène. Millot , s'énonce comme un homme qui ne se douterait pas du grec , et traduirait sur du latin. L'abbé d'Olivet semblait l'amoindrir et le dessécher pour l'éducation du Dauphin. Auger seul lui rendit sa véritable physionomie ; il lui rendit cette âme orgueilleuse et sensible , qui porte en elle toute la dignité et toutes les douleurs de la patrie ; ce mouvement général sans lequel il n'est point d'éloquence populaire ,

où les rapports accessoires serrés fortement , et roulant de haut dans des périodes qui compensent l'étendue des idées par la précision du style , entraînent l'auditeur , et couvrent des pages entières de sentimens et de magnificence. Jamais , sur-tout , il ne négligea d'égaliser , au moins par ses efforts , cette beauté , cette perfection continue du langage , ce mécanisme heureux , si familier à l'orateur , qu'il ne pouvait pas même cesser d'être élégant dans les apostrophes les plus impétueuses , dans les sorties les plus véhémentes ; mérite plus rare qu'on ne pense , parce qu'il tient à un genre d'esprit particulier , et principalement à l'adresse , qui est le don de multiplier la force en la distribuant ; mérite que J. J. Rousseau paraît seul avoir éminemment possédé parmi les modernes ; et que celui de tous les anciens qui a le mieux connu les principes d'un art dont il a laissé tant de modèles , Cicéron , ne se lassait point d'admirer , dans Démosthène : » sa foudre écraserait moins , » disait-il , si elle n'était lancée par tout le » nombre oratoire ».

L'abbé Auger plaça , pendant dix ans , tout son bonheur dans Démosthène. On chercherait vainement à se faire l'idée des peines incroyables qu'il se donna pour amener cet ouvrage au degré où il est aujourd'hui. Il étudia dans tous leurs replis , les constitutions des Grecs , leurs gouvernemens , leurs lois , leurs usages , leurs mœurs. La géographie même de l'Attique , ses villages , et jusqu'à ses ruisseaux , s'embellissaient à ses yeux d'une importance antique et presque religieuse. Il consulta toutes les éditions , tous les manuscrits. Ce ne serait rien de dire qu'il traduisit et retraduisit plus de trente fois , peut-être , chacun des discours de Démosthène et d'Eschine , de cet Eschine assez heureux , après avoir été vaincu par Démosthène , pour que la postérité l'appelle encore son rival. Mais , ce qui est vraiment remarquable , c'est qu'au bout de plusieurs années , lorsque lui seul pouvait avoir le secret de quelques-unes de ces imperfections que l'amour paternel d'un auteur se pardonne si facilement , lorsqu'il était en jouissance de sa renommée littéraire , lorsque son

livre, accueilli dans les écoles de la France, l'était encore plus chez les étrangers qui sont moins sensibles aux recherches du style, et n'attachent de prix qu'à l'exactitude de la version, l'abbé Auger, par un scrupule, ou plutôt par un courage que l'idolâtrie de l'éloquence pouvait seule inspirer, conçut, et exécuta le projet de retravailler son Démosthène, et il le refondit en entier avec une ardeur nouvelle. Lisez la préface de cette seconde édition. Est-il rien de comparable à la modestie de cet excellent homme, qui s'accuse lui-même au milieu de la reconnaissance publique, et se reproche des fautes de style avec la même sévérité qu'eût fait un envieux, si l'idée d'envieux pouvait naître quand on parle de l'abbé Auger. En même-tems il publia, et un texte grec plus correct, et une version latine conforme à ce nouveau texte. Ainsi Auger grava pour l'éternité l'objet de son admiration dans les trois idiômes du monde qui ont eu le plus d'influence. Le même jour Paris, Rome et Athènes, reçurent le même bienfait des mains d'un savant Français. Démosthène,

poursuivi à travers les siècles, Démosthène étonné, ressuscita dans sa propre langue, et pour rappeler ici une expression usitée par les anciens qui se servaient du mot *prince*, dans un sens un peu différent du nôtre; graces au soin du laborieux Auger, le prince de l'éloquence ancienne reconquit sa domination dans tout l'empire littéraire.

Il y a des écrivains qui se tiennent heureux d'être venus à bout d'un seul ouvrage, et qui bornent les prétentions de toute leur vie à un éclair de célébrité. L'abbé Auger ne pouvait pas connaître un tel repos. Représentant de Démosthène il sentit que toute l'éloquence grecque et romaine avaient droit d'attendre de lui les mêmes services; cette éloquence, si majestueuse et si grave, si évidemment supérieure à nos harangues modernes par la vérité des sentimens, par l'observation des convenances, et dont il voyoit avec douleur la tradition s'anéantir chaque jour dans une littérature qui, en effet, n'étant pas encore celle de la liberté, ne pouvait être que frivole. Aussitôt, il reprend la plume, il rassemble tous les dis-

cours grecs des orateurs, des philosophes, des historiens, des pères de l'Eglise. Il choisit, dans Paris, une habitation solitaire, qui sera désormais aussi vénérable que la caverne studieuse du citoyen de Péanée. Quelques années s'écoulent..... et tout-à-coup je le vois reparaître dans la carrière oratoire à la tête d'un nouveau cortège d'illustres morts, à qui ses traductions rendent leur renommée : Isocrate, le plus harmonieux des écrivains dans la plus harmonieuse des langues, et dont la diction, aussi pure et aussi douce que la morale, semblait le culte de la poésie associée à la vertu : Lysias, le modèle de la narration, (talent si rare et si précieux) qui voilait la perfection sous la simplicité, qui n'eut point en partage l'élévation ou la force, mais bien plus dangereux par le don de plaire sans paraître en abuser : Licurgue, à qui une probité sévère donnait de l'indignation, et à qui l'indignation donnait de l'éloquence : Isée, dont le mérite fut une raison véhémence, dont la gloire fut d'avoir été choisi par Démosthène, qui voulut être son dis-

ciple , et dont le talent se retrouve tout entier dans Bourdaloue : Andocide et Dinarque , qui se composèrent une réputation en s'ajustant avec une sorte de mérite quelques-unes des qualités de leurs prédécesseurs : Gorgias et Alcidamas , qui , succédant à de beaux génies , n'eurent que la ressource d'être de beaux esprits : et Cicéron , dont l'immense gloire interdit l'éloge , et qui coûta trente ans d'étude et de respects à l'abbé Auger , avant qu'il osât en publier quelques discours , quoiqu'il les eut traduits tous : et St. Chrisostôme , qui recommençant un autre ordre d'éloquence , moins parfait en apparence que l'orateur d'Athènes et celui de Rome ; mais mieux organisé peut-être que chacun d'eux , et digne de figurer dans cet inaccessible triumvirat , fut une des âmes où la nature se plut à répandre le plus de sensibilité , d'abondance , de magnificence et de vertus.

Permettez-moi , MM. , d'abandonner cette énumération. Il faudrait sortir des limites d'un discours pour prolonger ici le récit seul des travaux de l'abbé Auger. L'infatigable

éditeur de plus de deux cents chefs-d'œuvres , trompe le zèle de son panégyriste , comme il trompa M. le Beau lui-même. » Vous auriez besoin de la vie de six hommes », lui disait un jour ce professeur célèbre , qui devait pourtant s'effrayer moins qu'un autre des longs ouvrages , cet homme qui écrivit pendant soixante ans , et dont la main défaillante traçait encore des lignes sur son lit de mort ; Non , répondit Auger , je promets d'y suffire , et vous voyez s'il a tenu parole.

En effet , il n'appartenait qu'à cette seule idée ; les passions les plus enivrantes ne s'emparent pas plus exclusivement du cœur qu'elles dominant , que le sien n'était maîtrisé par les orateurs , par Démosthène , par Cicéron. Un jour , sur les bords de la Seine , dans une retraite champêtre , où j'avais eu le bonheur de le recevoir , la promenade nous conduisit , avec quelques autres amis de l'éloquence , sur les hauteurs d'une colline aride où vivait seul un vieux hermite ignoré de la nature entière. Après quelques questions insignifiantes que chacun de nous se lassa bientôt de faire au déserteur de l'humanité ,

nité, et au moment où nous nous retirions, je vois l'abbé Auger qui, pendant tout ce tems, avait gardé un silence observateur, s'approcher de lui, croyant enfin être seul. Curieux, je me cache dans un enfoncement de la grotte. Il l'aborde, lui ôte son chapeau, puis le regardant fixement ; connaissez-vous Cicéron ? lui demande-t-il ; l'hermite, un peu sourd, se fait répéter. Je vous demande si vous connaissez Cicéron ? Non, répondit le solitaire. — Pauvre homme, s'écrie l'abbé Auger, et à l'instant il lui tourne le dos. Je me rappelle Alcibiade entrant chez un maître d'école, et le punissant, par un soufflet, de n'avoir point Homère. Ah ! sans doute, le plus bel éloge des grands hommes est d'inspirer ainsi un moment d'oubli aux âmes faites pour les sentir !

Dira-t-on encore que l'art de traduire n'est qu'un art mécanique, un métier ? Du tems de Durier il était juste, peut-être, de traiter avec cette indifférence un traducteur, c'est-à-dire un de ces hommes à qui le besoin ordonnait de faire un livre, et à qui la nature ne permettait pas de penser. Mais,

de nos jours, la traduction a pris un grand caractère; souvent elle est devenue une occasion de créer. J'offenserais la mémoire de l'abbé Auger, si je n'employais pas quelques lignes de son éloge à parler d'un homme qu'il avait connu trop tard, et que, dans les dernières années de sa vie, il consultait sans cesse; écrivain profond et concis, qui a su acquérir une immortalité personnelle, en reproduisant dans notre langue le plus sublime, le plus désespérant des historiens; cet historien qui a eu tant d'esprit, dont la sagacité prodigieuse égale l'énergie, souvent accusateur et toujours soupçonneux; qui dit tout, quoiqu'en présence du tyran; qui cache à-la-fois ce qu'il révèle; vous parle à l'oreille; vous effraie et vous charme, et vous remplit d'idées immenses, quoiqu'elles restent à compléter: telles ces ruines dont le voyageur admire l'élévation, et dont les trois quarts sont sous la terre: c'est Tacite.

A côté de M. Dureau de la Malle, traduisant Tacite, et souvent semblable à son modèle, l'abbé Auger rallumait son imagination épuisée par les veilles; il rajeunissait

à l'éloquence ; il colorait ses dernières productions des teintes d'une ardeur renaissante. Une remarque que j'ai faite plus d'une fois , non sans un vif intérêt , c'est que l'abbé Auger se perfectionnait chaque jour en vieillissant. A l'âge où les autres hommes ne peuvent plus même conserver ce qu'ils ont appris , son talent recevait une croissance nouvelle ; il acquérait des méthodes plus courtes , une manière plus sûre ; il se repliait plus habituellement sur les impressions de sa vie ; et comme ceux qui ont beaucoup travaillé savent qu'en général nous ne conduisons pas notre esprit , mais que notre esprit nous conduit : comme il arrive presque toujours que la méditation nous fait rencontrer autre chose que ce que nous cherchions , l'abbé Auger a fini par être inventeur ; ses discours préliminaires , qui n'étaient d'abord qu'historiques , sont devenus de véritables ouvrages où , non-seulement son expérience de quarante ans pose les loix immuables de la traduction ; mais où il s'élève encore jusqu'aux règles de l'art oratoire avec un sens exquis , et une raison que n'eussent

pas désavouée Quintilien , Aristote , Cicéron lui-même. Les jeunes gens qui naissent à l'éloquence populaire consulteront sans doute ces préfaces comme la meilleure rhétorique qui ait paru depuis long-tems. L'écrivain sera leur ami , titre qui aurait le plus flatté le modeste Auger , et ils devront s'en glorifier à leur tour , en se souvenant que cet ami fut un sage.

Je me reproche en quelque sorte , Messieurs , de vous entretenir encore des écrits de l'abbé Auger , lorsque j'aurais dû vous avoir déjà parlé d'un autre sentiment non moins cher à son cœur que le sentiment de l'éloquence (et pour lui, sans doute, ce n'est pas dire peu) ; la révolution le trouva au milieu des républiques de la Grèce , et cette âme si pure , si remplie de la dignité de l'homme et du droit éternel qui consacre son égalité , n'eut besoin d'aucun effort pour se livrer sincèrement dans sa patrie , à ces mêmes jouissances que son imagination avait tant de fois savourées dans l'histoire ; bonheur , pour le remarquer en passant , qui n'a pas également touché tous les gens de let-

tres ; mais l'abbé Auger , digne de connaître et de partager les émotions des orateurs qui , dans tous les siècles , ont plaidé la cause de l'humanité , suspendit aussitôt ses travaux. Trop heureux de pouvoir adresser à des assemblées de Français le langage des Romains et ces mêmes périodes que les Grecs s'affranchissant de l'esclavage avaient rendues , en quelque sorte , les formules oratoires de la liberté , on le vit publier une suite de discours où respire , avec l'amour de la sagesse , celui des nos nouvelles lois ; descendre jusqu'à la forme du catéchisme pour éclairer à-la-fois un plus grand nombre de citoyens ; multiplier de toutes parts l'attachement à l'ordre , à la patrie ; et dirigeant désormais toute son érudition et toutes ses vues vers notre bonheur , tracer l'histoire de la constitution Romaine , pour la déposer ensuite près du berceau de la constitution Française.

Hélas ! ce fut là ton dernier ouvrage ! Tu n'avais pas encore soixante ans ; la mort jalouse est venue t'enlever , et une douleur éternelle est tout ce qui nous reste. Mais

efforçons-nous de nous oublier en cet instant pour ne parler que de toi. Tu as été heureux ! tu as vécu dans les plus douces émotions de la vertu et du génie ; l'amitié que , jeune encore , tu avais célébrée dans un ouvrage touchant ; l'amitié a semé ta carrière d'approbations et de jouissances. Une famille douce et vertueuse a embelli tes jours , a fermé ta paupière. Enfin , tu as vu en mourant ta patrie libre et résolue de ne jamais cesser de l'être. Homme de la nature ! ami des Muses ! toi dont aucune pensée abjecte n'altéra l'ame sereine et naïve , repose-toi sur nos souvenirs. Que les Dieux , suivant l'expression de Juvénal , accordent à ta cendre une terre plus légère , des fleurs et un printems éternel autour de ton urne ; et tandis que ton ombre errante dans l'Élysée , converse sans doute avec les ombres de Lysias , d'Eschine , d'Isocrate , nous conserverons ton image avec une tendre vénération ; nous la placerons entre Démosthène , dont tu reproduisis la gloire , et Socrate , auquel la nature t'avait fait ressembler par les traits du visage , comme

par quelques rapports intimes d'une sagesse supérieure : et aussi long-tems que la candeur, la vertu, l'éloquence, seront honorées sur la terre, ta mémoire, ton nom, seront chers et sacrés comme elles !

PENSÉES ET ANECDOTES.

QUEL est le père de la gloire ? Le génie.
Quelle est la mère du génie ? La solitude.

Pour l'ame qui a été occupée par les passions , il n'y a plus que la gloire.

L'esprit ne voit que les ressemblances ; le jugement et le génie voient les différences. C'est que les objets se ressemblent par les côtés les plus grossiers , au lieu qu'ils diffèrent par les plus délicats.

On a bien défini le hasard , le cours *inaperçu* des choses. Il n'y a point de hasard : mais nous l'appelons ainsi , lorsque nous ne voyons pas la cause.

Locke a très-bien dit que le temps n'est que la succession de nos pensées.

Qui ferait attention aux mots , trouverait souvent beaucoup d'idées dans un seul : *je me récrée* , n'est autre chose pour le vulgaire

gaire que jouer à la paume, aux cartes, etc. ; pour le philosophe, il y voit une *seconde création*, par laquelle on se retire soi-même du néant.

M. Turgot avait fait une chaîne systématique de toutes ses idées, et il liait chaque chose à une autre. Cela peut être fort bon ; mais il faut savoir alors détacher au besoin un anneau de sa chaîne, et non pas la traîner toute entière.

Tout raisonnement juste est une découverte. J'ai vu applaudir de simples raisonnemens dénués d'éloquence, mais frappans par leur justesse.

La douleur a des charmes, sans doute, et cela est heureux pour l'homme destiné presque exclusivement au malheur. Mais avant d'attendrir, il faut y préparer, autrement les larmes ne viendront pas, quelque touchant que soit l'objet, et des urnes sans douleur, mais non sans art, obtiendront ce que des cendres réelles n'ont pu arracher. J'en ai un exemple sous les yeux. A Falaise, M. de Tourny a répandu dans

différentes parties de son jardin les tombeaux de son père , de sa fille , de son amie et d'une momie. Croiriez-vous que le mieux enterré de tout cela c'est la momie ? Elle est au fond d'un noir souterrain , où trente marches conduisent , tandis que le père , la femme , la fille , l'ami , sont jetés en plein champ , comme des betteraves. Aussi , je l'avoue , quelque'intéressantes que fussent ces inscriptions : A MA FEMME , A MON PÈRE , A MA FILLE , je n'ai pleuré que la momie.

La plupart des gens qui ont fait des livres , ne les ont fait que pour étudier eux-mêmes. C'est peut-être une des raisons qu'il y a tant d'ouvrages faibles.

Il y a deux espèces de caractères fermes ; celui qui attaque , celui qui résiste.

Il faut mettre son ambition loin de soi ; il faut la placer dans l'avenir , à une distance où les hommes ne puissent pas l'atteindre.

Il y a deux espèces de génie ; le génie de l'esprit crée des rapports , le génie du talent , des expressions ; Corneille a le premier , Racine , le second.

Franklin est l'homme du siècle dont la destinée a été la plus extraordinaire. Egale-
ment grand , également créateur dans les
deux genres , la nature et la société ; té-
moins l'électricité et la liberté de l'Amé-
rique ; il a fait avec la finesse et l'étendue
de sa raison , ce que les autres font avec
leur enthousiasme. Il observait tout , il dé-
couvrait sans cesse. J'ai ouï dire que son
foyer était même entouré de ses découvertes.
Homme calme , tranquille , humain , sim-
ple , être indépendant , il se promit de bonne
heure de n'accorder son assentiment qu'aux
objets qu'il verrait , après les avoir bien
regardés. Il pensait que l'homme peut faire
lui seul sa santé. Il citait avec complaisance
cette pensée de Salomon : L'HOMME SAGE
PORTE SES LONGUES ANNÉES DANS SA MAIN...
Il entre dans tout moins de fortune qu'on ne
croit.

Le fond d'un grand talent est toujours
beaucoup de raison.

L'amour ne naît , ce me semble , que de
la physionomie et des manières.

Les grands hommes , ceux qui le sont , soit par leur caractère , soit par leurs talens , vivent seuls. Ils en ont le besoin et le goût. Ils ne se communiquent aux autres hommes que dans leurs actions publiques et solennelles.

Il me semble voir beaucoup d'hommes sur un toit : les uns tombent , et les autres glissent ; la vie n'est pas autre chose.

C'est un grand mérite que la sagacité dans les ouvrages d'esprit : chez les anciens , où tout était neuf , elle s'exerçait sur les sentimens les plus naturels ; chez les modernes , dont l'instrument est formé , elle doit s'exercer sur les sensations les plus fixes et les plus détournées. Il me semble beaucoup plus difficile d'être un moderne qu'un ancien.

Que de gens prouvent que l'on peut être médiocre , même avec de l'esprit ! c'est que la grandeur et la supériorité viennent de l'âme.

Il est important de bien débiter. Les hommes jugent toujours au premier coup

d'œil , et leurs jugemens ne sont guères que la répétition du premier.

Il y a deux sortes d'esprit philosophique, celui qui généralise, celui qui observe. Le second est encore plus précieux et plus rare.

Pour les hommes nés avec un peu de talent, il n'y a que deux sortes de livres à lire, ceux qui font penser, et ceux qui contiennent des faits.

Diderot parlait un jour avec emphase de Shakespear devant Voltaire. Ah ! Monsieur, lui dit Voltaire, est-ce que vous pouvez préférer à Virgile, à Racine, un monstre dépourvu de goût ? J'aimerais autant que l'on abandonnât l'Apollon du Belvédère pour le Saint-Christophe de Notre-Dame. Diderot resta un moment sur le coup ; mais ensuite : que diriez-vous, cependant, Monsieur, si vous voyiez cet immense Christophe marcher et s'avancer dans les rues avec ses jambes et sa stature colossale ! — Voltaire, à son tour, fut atterré par cette image imposante.

Je me trouvais un jour avec six hommes de lettres. On se demandait quel était le plus beau morceau de poésie. J'opinaï pour que chacun écrivit secrètement son avis sur un scrutin. Nous fûmes très-étonnés de voir que nous nous étions tous réunis à donner la préférence à la peinture d'Adam et Eve dans le paradis terrestre , par Milton.

Les sentimens produisent le courage actif, et la philosophie, le courage passif.

Le talent a besoin aujourd'hui du caractère, pour recevoir un nouvel éclat.

Tacite est à-la-fois fin et fort ; une sagacité prodigieuse et une énergie égale ; et puis c'est qu'on sent qu'il se retient, et qu'il cache toujours la moitié de ce qu'il montre. Il vous dit tout, quoiqu'il écrive en présence du lion. Il a l'art d'être encore plus *soupçonneur* qu'accusateur. C'est un homme qui vous parle à l'oreille, qui vous effraie et vous charme, parce qu'il y a une sorte de plaisir à avoir peur. Il donne,

pour ainsi dire , ses idées sous le manteau. Elles sont souvent infinies , parce qu'elles ne sont pas finies. Telles ces ruines dont le voyageur admire l'élévation , et les trois quarts sont sous la terre.

J'aime à me trouver avec les hommes qui ont conçu et terminé de grands ouvrages. On se sent plus courageux , en approchant de grandes *patiences*.

Les bons mots , les vrais bons mots naissent bien plus du caractère que de l'esprit. Voyez tous les mots des anciens.

On demandait à l'impératrice de Russie : Comment avez-vous pu établir tant d'ordre dans vos finances ? — En comptant les jours , répondit-elle. Alexandre fit la même réponse à celui qui lui disait ; Comment se peut-il que , si jeune , vous ayiez exécuté tant et de si grandes choses ? — En ne remettant rien au lendemain. C'est aussi le trait par lequel Lucain caractérise César :

Nil actum reputans , si quid superesset agendum.

Les Ecrivains médiocres rendent leurs idées , mais ne les expriment pas.

On se perd dans les villes ; on se laisse à la campagne ; il est bon d'aller de tems en tems s'y retrouver.

F I N.

De l'Imprimerie de TERRELONGE, rue du
Petit-Bourbon , n°. 557.

ERRATA.

Pages lignes

- 25, 14, le manifester, *lisez* se manifester.
35, 1^{er} de la note, après page de ses œuvres,
ajoutez, qui semblent écrites d'inspiration.
83, 21, la voix, *lisez* sa voix.
93, 6 de la note, déclamations, *lisez* déclamation.
94, 21, n'en avaient, *lisez* n'en ont.
107, 17, Sœpticisme, *lisez* Scepticisme.

PLATE I

The first of the series of plates, showing the
general appearance of the object, and the
position of the various parts.

The second of the series, showing the
object in a different position, and the
position of the various parts.

The third of the series, showing the
object in a different position, and the
position of the various parts.